

QUI EST  
**JÉSUS-CHRIST?**

PAR

**NAPOLÉON ROUSSEL.**



**PARIS**

**GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4

—  
1859



**QUI EST  
JÉSUS-CHRIST?**



SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD ET A. MOULIN.



187

QUI EST  
JÉSUS-CHRIST?

PAR

**NAPOLÉON ROUSSEL**

*R*



**PARIS**

**GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4

—  
1859

(Tous droits réservés)



## TABLE

---

	Pages.
INTRODUCTION. . . . .	9
Jésus-Christ a-t-il jamais existé? . . . . .	19
Jésus-Christ juif. . . . .	43
Jésus-Christ fondateur de religion. . . . .	59
Jésus-Christ moraliste. . . . .	77
Jésus-Christ saint. . . . .	159
Conclusion . . . . .	187

---

4 DE 61

J

le e  
tes o  
hi. L  
es pe  
zabé  
es e  
susc  
siv.  
sire  
leur  
de e

# QUI EST JÉSUS-CHRIST?



## INTRODUCTION.

Je dirais volontiers de mon sujet ce que d'autres ont dit de leurs livres : c'est affaire de bonne foi. La droiture de cœur sera nécessaire pour lire ces pages, comme elle l'a été pour les écrire. La matière ici traitée ne ressort ni des sciences, ni des arts; elle relève d'un juge moral, d'une conscience droite, cherchant la vérité sans parti pris. Une grande érudition me serait inutile pour faire goûter mes raisons, comme aussi toutes mes preuves seraient impuissantes pour convaincre un esprit prévenu. .

J'avais d'abord pensé donner à ce travail un fondement plus profond. Après réflexion, j'ai reconnu qu'il me faudrait toujours partir d'une donnée quelconque. La première, assise posée plus bas dans le terrain des faits matériels ou des déductions logiques, ne pouvait jamais reposer sur le roc inébranlable de la certitude. Descendu jusqu'à cette question : *Qu'est-ce que la vérité?* j'aurais encore trouvé celle-ci : *Y a-t-il une vérité?*

En effet il ne s'agit ici ni d'histoire, ni de chimie, ni de mathématiques. L'histoire se compose de réalités, la chimie de faits, les mathématiques d'hypothèses et de déductions; sans doute, l'existence de ces réalités historiques, l'exactitude de ces faits matériels et la justesse de ces lois algébriques peuvent s'appeler des vérités; mais ce n'est pas dans ce sens que je prends ici ce mot. Par vérité, j'entends quelque chose indépendant du temps, des lieux, de la matière, une vérité qui subsiste par elle-même. Je ne dis pas une abstraction, je dis une vérité. Est-il vrai que le juste diffère de l'injuste? Est-il vrai que le mensonge

soit honteux ? La notion de honte elle-même n'est-elle pas un simple préjugé ? On le voit, c'est la vérité morale que j'ai en vue ; je demande si elle est réelle ou si les notions que l'homme en a sont de vains produits de son esprit et de son éducation ? Avant de me poser ce grand problème : Qu'est-ce que la vérité morale ? j'aurais donc dû résoudre celui-ci : Existe-t-il une telle vérité ? Je n'ai pas voulu descendre à cette profondeur. Sans preuves sensibles ni mathématiques, je n'hésite pas à prendre l'affirmative pour mon point de départ ; je sens cette vérité morale au fond de mon être. S'il me fallait mettre en doute ma conscience, il n'y aurait pour moi rien de certain, pas même les lois de la nature, car ma compréhension des phénomènes repose sur mon appréciation intime. En vain ferait-on remarquer que ces lois passent sous le contrôle de mes sens ; derrière ces sens est encore mon esprit qui rectifie et combine leurs données. Lui seul conclut. C'est moi, être indivisible, qui prononce sur les réalités sensibles comme sur les vérités morales ; et, bien que ce soient là deux ordres de choses essentiellement

différents, il n'en reste pas moins certain que c'est mon esprit qui prononce sur tous deux ; si je récuse sa compétence dans un cas, je dois la récuser dans l'autre.

Je vais plus loin. J'affirme que je dois plus de confiance aux vérités morales senties par mon esprit qu'aux faits matériels par lui acceptés. En effet, dans le premier cas, il n'y a pas d'intermédiaire entre la vérité perçue et mon esprit qui la perçoit. A moins de mettre en suspicion le moi qui se trouve au fond de tous mes jugements, je ne puis renier des vérités que ce moi me découvre directement. Si les notions morales ne sont pas des vérités, nous ne sommes sûrs de rien. Pour les vérités de faits, il n'en est plus ainsi ; nos sens influent sur nos jugements, et ces sens, faillibles ou mal consultés, risquent de fausser nos conclusions. Les vérités déduites à travers nos sens et notre esprit sont donc moins sûres que celles qui ne traversent que notre esprit.

Et, pour cet esprit lui-même, le plus prudent est encore de s'en tenir aux vérités assez simples pour être saisies par la grande masse du genre

humain. Le dirai-je ? j'ai peu de confiance en ces déductions subtiles qui échappent au sens commun. On montre la vérité plutôt qu'on ne la démontre ; on la présente, on ne l'établit pas ; on l'expose sous une forme saisissante ; et l'esprit, la voyant sous son vrai jour, l'accepte sans raisonner. Ici, la similitude, la parabole sert de preuve. Vous pouvez décorer vos comparaisons du nom d'analogie ; après tout, ce sont des emblèmes et non des arguments. Une femme veut faire sentir à son enfant qu'il doit se confier en elle, elle lui récite la fable où les petits de la sarigue, effrayés, se réfugient dans la poche placée près des mamelles de leur mère, qui, plus forte et plus agile, prend la fuite et les met à l'abri du danger ; d'où Florian conclut que :

« L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

Le lecteur applaudit. Et cependant quelle preuve a donnée le moraliste ? — Une comparaison !

Un écrivain veut démontrer les attributs de

Dieu ; il s'étudie lui-même, se reconnaît quelque intelligence, un peu d'amour ; et il en conclut que si lui, créature, aime et comprend, *a fortiori* le Créateur doit-il être doué d'intelligence et de sentiment. Selon qu'il sera poète ou philosophe, il exposera cette pensée en termes pompeux ou abstraits ; mais ne vous arrêtez pas à la forme ; allez au fond, et vous y verrez toujours que ce sage conclut de ses facultés à celles de son Dieu. Qu'est encore cela, sinon une comparaison ? Je ne crains pas de l'affirmer : dans les sujets moraux, nos arguments se réduisent à l'analogie <sup>1</sup>.

Est-ce à dire que l'analogie soit une preuve ? Non. Alors faut-il en conclure que dans le monde des esprits nous ne sachions rien ? Non plus. En entendant un raisonnement fondé sur l'analogie, le même homme peut résister aujourd'hui, se

<sup>1</sup> Voici le poète : « Celui qui a planté l'oreille n'entendrait-il point ? Celui qui a fait l'œil ne verrait-il pas ? » (Psaume xciv, 9.)

Voici le philosophe : « Le bon anthropomorphisme emprunte à la conscience les qualités positives de l'être et les élève (en Dieu) à la puissance de l'infini et de l'absolu. » (*Revue chrétienne*, t. VI, page 229.)

N'est-ce pas la même vérité sous deux expressions différentes ? Ces deux anthropomorphismes sont-ils autre chose que des analogies ?

rendre demain ; tout dépend du sujet auquel cette analogie sert d'appui. Comment cet homme sera-t-il donc conduit à recevoir la comparaison juste et à repousser la fausse ? Parce que la première répond à une vérité, la seconde à une erreur ; et, comme notre esprit, fait pour le vrai moral, le discerne par intuition, cet homme accepte ou repousse cette analogie, conduit qu'il est par l'harmonie préexistante entre son esprit et la vérité.

L'analogie n'est donc qu'un prisme qui fait briller à l'œil de notre âme un rayon du soleil spirituel. Si ce prisme est bien dirigé, la vérité sera saisie ; s'il l'est mal, elle ne sera pas perçue.

L'analogie mise au service d'une cause vraie, bien qu'elle ne prouve rien par elle-même, fait donc finalement l'office de preuve légitime.

En sera-t-il toujours ainsi ? Non, car la vérité morale la plus éclatante, présentée sous la forme la plus heureuse, peut tomber sur un esprit passionné qui se fermera à son approche, comme la sensitive à l'approche de la main. Un prisme du cristal le plus pur peut diriger le rayon solaire sur un homme clairvoyant qui, à l'arrivée de la

lumière, cligne les yeux... Mais, cette réserve faite, réserve dont nous n'avons pas le droit de nous plaindre, puisqu'elle constitue notre liberté, reste comme principe absolu ; dans les choses spirituelles nous n'avons qu'une seule preuve : l'analogie ; et cette preuve, sans valeur en elle-même, fait cependant accepter la vérité à un esprit exempt de prévention.

Ce qui précède fera sentir la vanité de toute recherche de preuves sensibles ou mathématiques dans les sujets moraux. Dans toute démonstration, on ne peut exiger que des preuves en harmonie avec la matière traitée : en physique, il faut l'expérience de faits visibles, tangibles, pondérables. Ce n'est pas *a priori* qu'on a reconnu que l'eau peut être décomposée en oxygène et hydrogène. En algèbre, vous ne démontrerez jamais une propriété des nombres par l'exposition des plus beaux sentiments. Pourquoi donc, dans les sujets moraux, demanderait-on des preuves sensibles ou mathématiques ? A chaque ordre de vérités son ordre de preuves.

Pour être concluant, tout raisonnement doit

partir d'une hypothèse. Qu'on veuille bien peser ce mot : toutes les mathématiques reviennent à dire : *le même est le même*. Quand j'ai dit que le produit de deux nombres est le même, dans quelque ordre qu'on effectue la multiplication, qu'ai-je fait de plus qu'en traçant trois lignes de quatre points qui constituent aussi quatre lignes de trois points ? Sans axiomes sur les quantités point de mathématiques ; de même, sans axiomes sur l'esprit, point de métaphysique possible ; et, quand vous m'aurez accordé ces axiomes moraux, ne soyez pas surpris si je marche à une conclusion morale par une autre voie que celle de la géométrie.

Or, les axiomes moraux sont tout aussi évidents que les autres. Il est tout aussi clair pour moi que le juste, le bon sont des vérités, qu'il est clair que le tout est plus grand que la partie. Quiconque le nierait fera mieux de ne pas pousser plus loin la lecture de ce livre.

Je sais que dans mon sujet à la question morale se mêle la question historique. J'aurais pu remonter à l'authenticité des Évangiles, à l'exa-

men des manuscrits, à l'étude de la langue originale ; et ainsi, d'anneau en anneau, jusqu'au sommet de la chaîne suspendue... où? A la cause première de l'univers ! J'ai mieux aimé prendre la question au point où tout le monde en est bon juge, où la conscience s'en empare, et où, pour la résoudre, le lecteur n'a besoin que de la simple bonne foi.

Cela dit, j'entre en matière <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est en 1835 que j'ai conçu la première pensée de ce travail. Pendant quinze ans, je n'ai pas osé y mettre la main. En 1850, j'ai tenté une première rédaction et l'ai mise de côté. Huit ans plus tard, j'ai repris mon sujet et de nouveau j'ai rejeté mes feuillets. En 1859, j'ai recommencé et redéchiré. Je publie cette quatrième rédaction, parce que je désespère de faire mieux.

rigi-  
u'au  
ause  
ndre  
bon  
our  
ple

## JÉSUS-CHRIST A-T-IL JAMAIS EXISTÉ?

—o—o—

travail.  
1850,  
plus  
lets.  
ème

**Jésus-Christ a-t-il jamais existé? — Un doute semblable exprimé sur Alexandre ou César ferait sourire. On répondrait au questionneur : N'avez-vous donc jamais ouvert un livre d'histoire? Ignorez-vous complètement l'état du monde, ses institutions, ses monuments, pour mettre en question l'existence d'hommes qui ont bouleversé l'univers, laissé sur la terre des œuvres encore visibles, et dans les esprits une persuasion si profonde de leur passage, que personne avant vous n'a songé à dire : Alexandre et César ont-ils jamais vécu ?**

Et cependant, ce doute soulevé à l'égard de Jésus-Christ n'étonne pas ; il plaît même. D'où vient cette différence ? C'est qu'après tout, peu nous importe qu'Alexandre et César aient ou n'aient pas été. Leur passé est sans influence sur notre avenir. Tandis qu'à l'égard de Jésus-Christ, qui se dit notre juge futur et qui peut-être n'est rien, il nous importe infiniment de savoir la vérité. Ici toutes les hypothèses méritent examen. Nous ne saurions être trop sûrs avant d'accorder ou de refuser notre adhésion.

Ne soyons donc pas étonnés de la facilité avec laquelle on accueille ce doute ; mais, en même temps, reconnaissons que si l'on se contentait sur Jésus-Christ des preuves dont on est satisfait pour tout autre héros de l'antiquité, on trouverait ridicule de mettre son existence en question. Jean-Jacques Rousseau, l'a très-bien dit : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Les traces du fondateur du christianisme sont imprimées sur des monuments qui remontent aux premiers temps de notre ère. Ce ne sont pas seu-

lement des parchemins, mais aussi des institutions nationales, des édifices nombreux, des contrées entières qui depuis des siècles témoignent que Jésus-Christ a vécu.

Naguère s'est trouvé un écrivain si désireux de dire du nouveau, qu'il soutint que Virgile, Homère, Sophocle, Hérodote, Thucydide, Platon, Démosthènes, Cicéron, étaient des personnages imaginaires; que tous les ouvrages attribués à ces génies apocryphes étaient l'œuvre d'un seul moine du moyen âge. Ce hardi critique serait bien timide comparé à celui qui dirait aujourd'hui : Les quatre *Évangiles*, divers de style et de plan, les *Actes* et les *Épîtres* des apôtres, rapportant les mêmes faits sous des formes différentes, les scènes de la primitive Église en harmonie avec l'histoire générale de l'époque, tout cela n'est qu'une fiction sortie au second siècle du cerveau d'un moine qui fit croire à ses contemporains que son roman était l'histoire des âges précédents.

Non, l'explication la plus simple, la plus naturelle, la plus philosophique de l'existence des

chrétiens, c'est l'existence du Christ. Il est plus rationnel d'admettre que ce soit un homme, et non une chimère, qui a transformé le monde...

Au reste, personne n'a sérieusement douté que Jésus-Christ ait vécu. On a pu se faire du personnage des opinions diverses, contradictoires; mais sa réalité historique a été reconnue même de ceux dont le nom est devenu le représentant du mythe et de la négation. Strauss, interprété par M. Renan, critique non moins hardi, Strauss n'a pas nié que Jésus-Christ eût réellement vécu. Seulement, de son auréole miraculeuse il a fait un ornement symbolique <sup>1</sup>. Or, ici, je n'affirme pas Jésus-Christ Dieu, mais Jésus-Christ homme; mes témoins sont irrécusables: Frédéric Strauss et Ernest Renan. Je ne combats que l'opinion de juges légers, qui, sans avoir lu son ouvrage, prétendent que le plus négatif des rationalistes nie cette existence; et je me con-

<sup>1</sup> « Les malentendus auxquels a donné lieu l'ouvrage de Strauss s'expliquent jusqu'à un certain point par l'absence de méthode de l'auteur: il n'est pas, jusqu'à la ridicule accusation dont on le charge, la négation de l'existence de Jésus, qui, bien que dénuée de tout fondement sérieux... » (*Etudes d'histoire religieuse*, par Ernest Renan, 3<sup>e</sup> édition, p. 161).

tente d'avancer qu'un homme nommé Jésus a vécu en Judée il y a dix-huit siècles environ.

Mais cet homme, abstraction faite des miracles, a-t-il été tel que nous le dépeignent les Évangiles? Les discours, les voyages, enfin la vie naturelle qui lui est attribuée dans ce livre a-t-elle bien été la sienne? Si l'on se rappelle que les évangélistes se donnent pour les contemporains de leur héros, et même deux d'entre eux pour les témoins oculaires de ses faits et gestes, on verra que cette question revient à demander s'ils n'ont point menti. Quand des historiens disent avoir vu, touché, entendu pendant des années entières, ce qu'ils racontent de simple et de naturel, de tels écrivains, convaincus d'inexactitude, ne peuvent être excusés par l'ignorance, ils doivent être accusés de mauvaise foi; et si nous arrivons à nous convaincre qu'ils ont été sincères, nous serons bien contraints d'admettre la vérité de leur récit.

Or, les évangélistes ont-ils été véridiques? Cette question serait résolue par une lecture attentive de leurs écrits; des narrateurs qui s'en

tiennent purement aux faits sans viser à établir une doctrine ; des historiens qui déroulent la vie de leur héros sans le gratifier d'une épithète, qui disent ce qu'il a dit et fait sans y joindre un éloge, une appréciation, qui écrivent sans finesse, sans précaution, sans paraître songer qu'on puisse mettre en doute des faits qu'ils supposent connus, de tels hommes méritent d'être crus. Un littérateur philosophe, capable d'en juger, Jean-Jacques Rousseau l'a dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Bien que la lecture, et même une lecture attentive et réitérée des Évangiles, fût nécessaire pour apprécier le ton candide de leurs auteurs, nous ne saurions reproduire ici un de ces livres, ni même quelques-unes de ces pages. Réduit à faire des citations de quelques lignes, nous marcherons au même but par une voie différente : nous mettrons en présence d'un de nos quatre Évangiles un Évangile reconnu pour apocryphe,

et, pour rendre la comparaison d'autant plus concluante, nous choisirons celui-ci parmi les écrits de ce genre les plus anciens et jadis les plus accrédités. L'Évangile dit *de l'Enfance*, cité dès le siècle d'Irénée, doit remonter presqu'au temps des apôtres. Ce rapprochement amènera la répulsion ; les deux pôles mis en présence produiront la lumière, et nous sentirons à la fois la vérité d'un côté et l'imposture de l'autre. Mettons en regard des citations contenant les mêmes faits ou, à défaut, les mêmes mots :

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

*Évangile apocryphe.*

... Jésus parla lorsqu'il était au berceau, et dit à sa mère Marie : Moi que tu as enfanté, je suis Jésus, le fils de Dieu, le Verbe!

*Évangile selon S. Luc (II, 12).*

Aujourd'hui vous est né un Sauveur ; vous le reconnaîtrez à ceci, que vous trouverez le petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche.

D'un côté, de la théologie mise dans la bouche d'un nouveau-né, pour émerveiller le lecteur ; de l'autre, le fait le plus simple dans le lieu le plus humble ; qui inventa jamais de recommander

son héros en plaçant son berceau dans une étable?

CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

*Evangile apocryphe.*

Ils circoncièrent Jésus dans la caverne, et une vieille Israélite recueillit le prépuce et le mit dans un vase d'albâtre rempli d'huile de vieux nard.

*Evangile selon S. Luc (II, 21).*

Quand les huit jours furent accomplis pour circoncire l'enfant, ils le portèrent à Jérusalem. Un homme nommé Siméon, juste et craignant Dieu, vint au temple; comme le père et la mère apportaient Jésus, il le prit dans ses bras, bénit Dieu et dit: Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix... mes yeux ont vu ton salut, la lumière des nations, la gloire d'Israël.

Je n'ose établir de comparaison entre une honteuse relique et une prophétie aujourd'hui accomplie.

VISITE DES MAGES.

*Evangile apocryphe.*

Les mages montrèrent le linge que Marie leur avait donné, et ils l'adorèrent... et ils jetèrent

*Evangile selon S. Matth. (II, 11).*

Les mages étant entrés dans la maison trouvèrent le petit enfant avec Marie, sa mère, lequel

ce linge dans les flammes. Le feu étant éteint, ils en retirèrent le linge tout entier.

ils adorèrent en se prosternant, et après avoir ouvert leur trésor, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens, de la myrrhe.

Ainsi d'une part on se prosterne devant un linge souillé... ; de l'autre devant un être vivant. Puis, cette relique qu'on adorait tout à l'heure, maintenant on essaie de la brûler... Passons.

VÊTEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

*Évangile apocryphe.*

Comme Marie lavait les linges du Seigneur Jésus et qu'elle les suspendait sur une latte, un jeune possédé prit un de ses linges, le posa sur sa tête, et aussitôt les démons prirent la fuite.

*Évangile selon S. Matth. (v, 38).*

On nous a dit : œil pour œil ; mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant ; si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre toi pour t'enlever ta robe, laisse-lui encore l'habit.

N'est-il pas digne de remarque que tandis que dans l'Évangile apocryphe on s'efforce d'accréditer le fétichisme par la vénération des langes de Jésus, dans les nôtres, au contraire, les vêtements de Christ crucifié soient abandonnés à ses bourreaux juifs et païens ? On le voit : du côté de l'apocryphe, toujours l'importance donnée à la ma-

tière; du côté de nos Évangiles, toujours la confiance réservée au Créateur.

L'AMOUR SELON JÉSUS-CHRIST.

*Évangile apocryphe.*

... Des femmes se lamentaient. A côté d'elles était un mulet, couvert d'une housse de soie, et elles lui donnaient à manger, devant lequel était placé du fourrage, et elles l'embrassaient. Une jeune fille (guérie de la lèpre pour avoir été lavée avec l'eau dont s'était servi Jésus) dit alors : Que ce mulet est beau ! Et les femmes répondirent : Ce mulet est notre frère ; nous cherchions à lui procurer un mariage convenable... alors des femmes enflammées d'un esprit de jalousie ont jeté sur lui des enchantements, et notre frère a été changé en mulet. Alors Marie, touchée de compassion, souleva l'enfant Jésus et le plaça sur le dos du mulet, et elle dit : Hélas, mon fils, guéris ce mulet. A peine ces mots étaient-ils sortis de la bouche de Marie, que le mulet reprit aussitôt la forme humaine.

*Évangile selon S. Marc (III, 31).*

La mère et les frères de Jésus l'envoyèrent appeler ; et on lui dit : Voilà ; ta mère et tes frères sont là dehors qui te demandent. Mais il leur répondit : Qui est ma mère ou qui sont mes frères ? Et ayant promené ses regards sur ceux qui étaient autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.

—  
(De sept frères qui l'auront successivement épousée sur la terre) duquel une femme sera-t-elle l'épouse après la résurrection ? demandent les saducéens à Jésus-Christ. — Les enfants de ce siècle, répond-il, se marient et prennent en mariage ; mais ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts ne se marieront point, car ils ne pourront plus mourir, étant semblables aux anges.

On voit que l'Évangile apocryphe veut avant tout accréditer Marie pour l'unique raison qu'elle est mère de Jésus, et ainsi la doctrine qui en découle c'est que le lien du sang, la parenté charnelle est d'une haute valeur pour le salut. D'après notre Évangile, au contraire, sont déclarés frères et sœurs de Jésus ceux qui font la volonté de Dieu, tandis que les frères selon la chair sont laissés dehors. De ces deux doctrines diamétralement opposées, laquelle se recommande à la conscience ? Et laquelle sent l'imposture ?

Mais l'opposition qui me frappe surtout entre ces deux citations est celle de la fin : dans l'apocryphe, Marie intervient pour rendre un homme métamorphosé en mulet à ses amours charnels... Dans notre Évangile, Jésus intervient pour écarter toute pensée de sexe et déclarer que hommes et femmes après la mort ne se marient plus, mais sont semblables aux anges. Ne voit-on pas dans l'Évangile apocryphe le désir d'éveiller les sens ? Et dans le nôtre l'intention d'écarter toute sensualité ?

LES ABLUTIONS D'EAU D'APRÈS JÉSUS-CHRIST.

*l'Évangile apocryphe.*

... Le Seigneur Jésus fit paraître à cet endroit une fontaine où Marie lava sa tunique. Et le baume que produisit ce pays vient de la sueur qui coula des membres de Jésus.

*Évangile selon S. Matth. (xv, 2).*

... Les pharisiens vinrent à Jésus et lui dirent : Pourquoi tes disciples ne se lavent-ils pas les mains lorsqu'ils prennent leurs repas ? Mais il leur répondit... : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort... tout ce qui entre dans sa bouche est jeté aux lieux secrets ; mais ce qui sort de sa bouche vient de son cœur ; voilà ce qui souille l'homme, car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages ; ce sont ces choses-là qui souillent l'homme, et non pas de manger sans se laver les mains.

Dans l'apocryphe toujours les reliques, toujours la matière opérant indépendamment de l'état moral ; dans notre Évangile, au contraire, toujours le cœur présenté comme la source qui souille ou purifie les actes extérieurs.

CONDUITE DE JÉSUS-CHRIST ENVERS LES ENFANTS.

*Évangile apocryphe.*

Un jour Jésus jouait sur le bord de l'eau avec d'autres enfants ; ils avaient creusé des rigoles pour faire couler l'eau formant ainsi de petits bassins, et le Seigneur Jésus avait fait avec de la terre douze petits oiseaux et les avait placés autour de son bassin. C'était un jour de sabbat, et le fils d'Hanon le Juif, survenant et les voyant ainsi occupés, dit : Comment pouvez-vous, en un jour de sabbat, faire des figures avec de la boue ? Et il se mit à détruire leurs bassins. Et le Seigneur Jésus ayant étendu les mains vers les oiseaux qu'il avait faits, ils s'envolèrent en gazouillant. Ensuite, lorsque le fils d'Hanon s'approcha du bassin, l'eau disparut et Jésus lui dit : Tu vois comme cette eau est séchée ; il en sera de même de ta vie. Et aussitôt l'enfant se dessécha.

*Évangile selon S. Marc (x, 13).*

On présenta à Jésus de petits enfants, mais les disciples reprenaient ceux qui les présentaient, et Jésus le voyant fut indigné et leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent... Et les ayant pris entre ses bras, il leur imposa les mains et les bénit.

Ici Jésus maudit et tue un enfant parce qu'il ne comprend pas bien la loi du sabbat... Là Jésus bénit des enfants précisément pour leur simplicité. Choisissez.

COMMENT JÉSUS-CHRIST SE VENGE.

*Évangile apocryphe.*

Jésus rentrant un soir du bois avec Joseph, un enfant courant au-devant de lui le choqua avec violence, et le Seigneur Jésus fut presque renversé, et il dit à cet enfant. Ainsi que tu m'as poussé, tombe et ne te relève pas ! A l'instant l'enfant chut par terre et il expira.

*Évangile selon S. Jean (xviii, 22).*

Un des sergents donna un soufflet à Jésus en lui disant : Est-ce ainsi que tu réponds au souverain sacrificateur ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé fais voir ce que j'ai dit de mal, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

Dans l'apocryphe, un coup, donné par mégarde, est puni de mort. Dans saint Jean, un soufflet, donné avec intention, provoque un appel à la conscience à la fois noble et touchant.

JÉSUS AUPRÈS DES DOCTEURS MENTIONNANT L'ALPHABET.

*Évangile apocryphe.*

... Joseph et Marie menèrent Jésus vers un maître d'école qui écrivit un alphabet et lui dit de prononcer A. Et quand il l'eut fait, il lui dit de dire B, mais le Seigneur Jésus lui dit : Dis-moi d'abord quelle est la signification de la lettre A, et alors je prononcerai B. Et le maître se

*Évangile selon S. Luc (II, 46).*

Joseph et Marie trouvèrent Jésus dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et faisant des questions, et tous ceux qui l'écoutaient étaient ravissés de sa sagesse et de ses réponses. Sa mère lui dit : Mon enfant, voilà ton père et moi qui te cherchions étant fort en peine. Et il leur

disposait à le frapper, mais le Seigneur Jésus se mit à lui expliquer la signification des lettres A et B, quelles sont les lettres dont la forme est droite, celles dont elle est oblique, quelles sont celles qui sont doubles, celles qui sont accompagnées de points et celles qui en manquent, et il leur dit beaucoup d'autres choses et il se mit à réciter clairement et distinctement A, B, C, jusqu'à la fin de l'alphabet.

répondit: Pourquoi me cherchez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé des affaires de mon Père ?

(Et plus tard sur la montagne.)

Ne pensez pas que je sois venu pour abolir la loi et les Prophètes, mais les accomplir. Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre aient passé, il ne passera pas un seul *iota* ni un seul trait de *lettre*... et si votre justice ne surpasse point celle des pharisiens, vous n'entrez point dans le royaume des cieux... (Matth. v. 17.)

Ce parallèle parle trop clairement pour que j'y joigne aucune réflexion. De même j'abandonne au lecteur le soin de commenter les deux suivants.

JÉSUS-CHRIST ET L'ASTRONOMIE.

*Évangile apocryphe :*

Il se trouva là un philosophe savant dans l'astronomie, et il demanda au Seigneur Jésus s'il avait étudié la science des astres. Et Jésus lui répondant exposait le nombre des sphères et des corps célestes, leur nature et

*Évangile s. S. J. (ix, 5 et II, 19).*

Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres.

... La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres

leur opposition, leur aspect trine, quadrat et sextile, le comput et la prognostication.

étaient mauvaises; car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient censurées; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

### JÉSUS-CHRIST ET LA SCIENCE DU SALUT.

#### *Évangile apocryphe.*

Il y avait aussi parmi eux un philosophe très-savant en médecine et dans les sciences naturelles, et lorsqu'il demanda au Seigneur Jésus s'il avait étudié la médecine, celui-ci lui exposa la physique, la métaphysique, l'hyperphysique et l'hypophysique....

#### *Évangile S. S. Jean (v, 39).*

Examinez les Écritures, dit Jésus aux Juifs; c'est elles qui rendent témoignage de moi. (Et quand un damné demande l'envoi d'un ressuscité pour convertir ses frères encore sur la terre, Jésus fait répondre) : Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, alors même qu'un mort ressusciterait, ils ne se laisseraient pas persuader. (Luc XVI, 29 à 31.)

Profonde vérité qui nous révèle que l'obstacle à la foi n'est pas dans l'intelligence, mais dans la volonté; non dans l'esprit, mais dans le cœur; non dans l'absence de preuves, mais dans la présence des passions.

Et maintenant que le lecteur prononce : N'y a-t-il pas un abîme entre ces deux écrits ? Ne touche-t-on pas du doigt l'imposture dans le premier et la sincérité dans le second ? A qui ne l'éprouverait pas encore, nous conseillerions de lire les Évangiles, non plus par fragments écourtés, mais avec ordre et dans leur entier, et ils sentiront en quelque sorte le cœur de Jésus palpiter sous leur main : ils se croiront au milieu des événements décrits, et chaque jour se fortifiera pour eux la démonstration que cet homme a réellement vécu.

C'est surtout en descendant dans les détails qu'on acquiert la conviction qu'on est en face d'un être fidèlement dépeint, car plus les traces de vérité sont fugitives, plus il devient improbable qu'elles aient été imprimées au récit par l'habileté de l'écrivain. Prenons un exemple. Parmi les noms qui désignent Jésus, il en est un que les évangélistes ne lui donnent jamais, mais que lui prend toujours : celui de fils de l'homme. On le retrouve jusqu'à vingt-trois fois. Si ce nom était brillant, s'il était prophétique, si d'une manière

ou d'une autre il tendait à établir sa mission divine, nous comprendrions que Jésus affectât de s'en revêtir. Mais non, cette appellation n'a rien qui nous explique qu'un héros la recherche, rien qui nous fasse comprendre que ses historiens la mettent dans sa bouche. Et comment se fait-il en même temps que ce nom pris par Jésus ne lui soit jamais donné ni par les autres personnages dans les scènes dépeintes, ni par les narrateurs de ces scènes ? Si cette remarque s'appliquait à un seul des quatre Évangiles, nous pourrions ne voir là qu'une circonstance accidentelle ; mais non, c'est Matthieu, c'est Marc, c'est Luc et c'est Jean ; c'est tous qui s'abstiennent d'appeler ainsi Jésus, tandis que Jésus lui-même se nomme toujours ainsi. Aucune intention avouée ni latente n'explique cette distinction strictement maintenue. On ne comprend qu'elle soit exprimée dans les Évangiles à l'insu des auteurs qu'en voyant là le narré d'un fait réel ; les choses se sont passées de la sorte ; cet être a existé ; il s'est ainsi nommé, sans que personne l'ait nommé ainsi ; et ses historiens, sans songer à notre juge-

ment, ont simplement retracé leurs souvenirs.

Chose : étrange à côté de cette qualification de *Fils de l'homme*, jamais donnée par les évangélistes à Jésus, toujours prise par lui-même et qui manifeste la réalité du héros de l'Évangile, se trouve un autre trait tendant au même but par une voie tout opposée.

Si Jésus est ce qu'il prétend, c'est un être à part ; il ne se donne pas lui-même le nom de *Fils de Dieu*, mais il l'accepte cent fois ; il se dit venu du ciel et affirme être *antérieur* à Abraham ; il déclare avoir vu Dieu son Père ; en un mot il se pose comme un être complètement distinct de l'humanité ; et quoiqu'il se nomme le Fils de l'homme il agit constamment comme ayant droit au nom de Fils de Dieu.

Si le Jésus des évangélistes n'a pas vécu, si son caractère est une fiction, nous devons nous attendre à ce que les inventeurs de ce personnage imaginaire laissent échapper de sa bouche quelques paroles en désaccord avec son rôle ; par exemple, ce prétendu Fils de Dieu s'associera dans son langage à notre race comme cela arrive aux

plus grands héros ; il dira *nous* en parlant des hommes. Eh bien, non ; cela ne lui arrive jamais. Jamais il ne tombe dans cette confusion, alors même qu'il traite les sujets les plus élevés, ceux dans lesquels il aurait pu se joindre à ses apôtres ; jamais il ne se met sur la ligne de l'humanité. S'agit-il de la prière ; lui qui prie aussi ne dit cependant pas à ses disciples : quand *nous* prions, prions ainsi ; mais bien : « quand *vous* priez, priez ainsi. » S'agit-il des hommes ressuscités, réunis dans le ciel ; Jésus ne dit pas *nous* serons semblables aux anges ; mais bien : « *ils* seront semblables aux anges. » Même quand ce qu'il veut dire semble devoir le contraindre à se confondre avec ses apôtres, alors encore il s'en distingue. « Je monte, dit-il, vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean xx, 17.) Un personnage fictif n'aurait-il pas dit sous la plume de son inventeur *notre* Père et *notre* Dieu ? Sans doute. Mais nous sommes en face d'un être réel qui a dit et fait ce qui lui est attribué, et ses historiens, pour le dépeindre fidèlement, n'ont qu'à consulter leur mémoire comme le ferait un enfant.

Je ne dis pas que Jésus fut réellement l'être à part pour lequel il se donne, mais simplement que l'unité de son langage montre qu'il a vécu tel que nous le représentent à l'unanimité ses quatre historiens.

Un autre trait qui donne au langage de Jésus unité et réalité, c'est la forme paradoxale dont il revêt sa pensée. Si nous ne retrouvions cette forme que chez un seul évangéliste, nous pourrions l'attribuer à l'écrivain lui-même ; mais elle revient dans tous les quatre se placer dans la bouche de Jésus ; ce qui manifeste qu'elle appartient au héros vivant de l'histoire évangélique et non à quatre romanciers qui se seraient rencontrés par hasard.

Ce que j'appelle forme paradoxale dans le langage de Jésus n'est certes pas un véritable paradoxe ; elle n'altère en rien la justesse de l'idée ; elle consiste à présenter la vérité en des termes qui, interprétés littéralement, présenteraient une impossibilité, mais qui, pris dans leur esprit, offrent un sens satisfaisant. Citons quelques exemples.

Dans l'Évangile de Jean, Jésus dit à Nicodème qu'il doit « naître de nouveau ; » à la Samaritaine, qu'elle doit « boire d'une eau qui désaltère à toujours ; » aux Juifs, qu'ils doivent « manger sa propre chair et boire son propre sang ; » à la foule, qu'il existait avant Abraham ; » aux pharisiens, qu'il est venu « pour aveugler les clairvoyants et pour faire voir les aveugles. »

Dans l'Évangile de Luc, Jésus dit : Celui qui ne « hait pas son père et sa mère... » ne peut pas être mon disciple ; il rend grâce à Dieu d'avoir « caché les choses divines aux sages ; il déclare qu'il « est plus facile à un chameau de passer dans le trou d'un aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

Dans l'Évangile de Marc, le même Jésus affirme que quiconque aura pour lui quitté ses parents recevra dans ce monde cent fois autant de frères, de sœurs, « de mères ;... » il prétend qu'à celui qui « n'a rien, cela même qu'il a lui sera ôté, » et qu'un prophète « n'est sans honneur que dans son pays. »

Enfin, dans l'écrit de Matthieu, même langage.

Jésus y déclare « bienheureux les pauvres en esprit, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim, ceux qu'on persécute, etc. »

Ainsi, dans les quatre évangélistes, la même forme paradoxale se retrouve dans les discours de Jésus. Est-ce habitude de langage chez les quatre écrivains? Si l'on pouvait le supposer pour un d'entre eux, comment admettre que cette même habitude se retrouve chez tous? D'ailleurs, s'il en était ainsi, cette même forme reparaitrait dans le reste du livre, tandis qu'elle ne se montre que dans la bouche de Jésus-Christ. Est-ce copie d'un évangéliste par les autres? Non, car cette explication possible pour les passages parallèles ne l'est plus pour ceux qui traitent des sujets différents. — Est-ce fausseté dans la pensée? Pas davantage, puisque, plus d'une fois, un second évangéliste explique le premier de la manière la plus satisfaisante. Ainsi, après avoir parlé des riches qui entrent plus difficilement dans le royaume des cieux que le chameau ne passe par le trou d'une aiguille, Marc remplace les « riches » par « ceux qui se confient

aux richesses. » De même Luc, au chapitre VIII, ne dit plus, comme au XIX<sup>e</sup> : « A celui qui n'a rien, cela même qu'il a lui sera ôté; » mais bien : « A celui qui n'a rien, cela même qu'il *croit* avoir lui sera ôté. » A quoi tient donc cette forme paradoxale? Tout simplement à ce qu'elle a été employée par un personnage réel, vivant; et nous en concluons que le Jésus homme des quatre Évangiles a véritablement existé.

Mais cet homme, quel était-il? C'est ce que nous allons maintenant étudier dans les documents que nous venons d'accréditer. Toutefois, tenons-nous-en toujours aux faits naturels, laissant le merveilleux de côté, et pour mieux apprendre à connaître Jésus lui-même, commençons par nous demander quels furent sa patrie, ses parents, sa première éducation.

## JÉSUS-CHRIST JUIF.



Cet homme Jésus était Juif par ses ancêtres, Juif par sa mère, Juif par sa ville natale, Juif par sa circoncision pratiquée à sa naissance par le culte d'habitude suivi dès sa jeunesse à Jérusalem, par l'instruction réfléchie de son âge mûr, puisée dans l'Ancien Testament, par sa foi en Moïse et aux Prophètes, enfin Jésus était Juif à tous égards. En lisant ses discours, observant ses pratiques, étudiant sa conduite durant sa vie entière, on n'y découvre rien qui trahisse une origine étrangère à la Judée <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jésus, Juif, élevé dans un village sur le banc d'un ouvrier et non dans les écoles, d'après les témoignages de ses voisins, dut

Et toutefois, ce Juif diffère profondément de tous les Juifs. — Qu'on en juge d'abord par l'âbîme qui sépare sa méthode d'interprétation de celle de ses compatriotes à l'égard du Code sacré.

puiser son instruction uniquement dans l'Ancien Testament, et c'est ce que les faits confirment. Ouvrez l'Évangile selon saint Matthieu; le long discours de Jésus-Christ, aux chapitres cinq à sept, est tissu d'allusions aux écrits de Moïse et des Prophètes. Lisez saint Luc; là, Abraham joue un rôle dans l'histoire de Lazare et du mauvais riche; — Jésus déroule Ésaïe au milieu de la synagogue pour chercher un passage applicable à ses circonstances. Plus loin, viennent à la suite des allusions à l'histoire d'Elie et de la veuve de Sarepta à celle de Nahaman le lépreux, à la loi de Moïse sur la lèpre, à David prenant les pains de proposition, à la destruction de Sodome, au miracle de Jonas, à la sagesse de Salomon, au repentir des Ninivites, à des passages multiples et textuels des Psaumes, au buisson ardent de Moïse, aux écrits de Daniel, aux Patriarches Noé, Isaac, Jacob; enfin, depuis le sang d'Abel dans la Genèse jusqu'à celui de Zacharie le dernier prophète de l'Ancien Testament, tout se presse, se heurte et remplit les pages de l'Évangile de Luc.

Enfin dans celui de Jean, pour être plus court, rappelons les allusions au serpent d'airain, à la loi de Moïse, à la manne du désert, aux deux témoins nécessaires pour condamner, aux magistrats nommés dieux, aux yeux aveuglés, aux cœurs endurcis dans Ésaïe, au traître mentionné dans les Psaumes; enfin à maintes prophéties indiquées sur la croix; toutes ces allusions, disons-nous, manifestent en Jésus une habitude journalière de citer les Écritures et viennent nous faire sentir que nous sommes en face d'une réalité, la même dans Matthieu, Marc, Luc et Jean.

Jésus a fait de l'Ancien Testament une étude si assidue que son langage en est resté imprégné. Sans le citer, sans y faire allusion, il en emprunte le langage et les images. Ainsi dans

Moïse avait établi le sabbat pour sanctifier le peuple. Les Juifs, plaçant la sanctification dans le repos, croient avoir accompli la loi en se refusant, le samedi, d'allumer un flambeau, de ramasser une bûchette, de parcourir plus de mille pas en ligne droite! Jésus, indigné d'une interprétation si mesquine, prend à tâche de la démentir par sa conduite. Il déclare 'que l'homme n'a pas été créé pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme; et, comme pour braver ces hypocrites commentateurs, il se livre lui-même le jour du sabbat à des actes de bienfaisance; il justifie ses apôtres d'avoir froissé des épis de blé pour apaiser leur faim.

S'agit-il des ablutions poussées par les Juifs jusqu'à la minutie et transformées en obligations impérieuses de se laver les mains jusqu'au

l'Évangile selon saint Marc, Jésus, en parlant de la punition des réprouvés, dit: « Là où leur ver ne meurt point, où leur feu ne s'éteint point. » Maintenant ouvrez le livre d'Ésaïe au chapitre LXVI, verset 24, vous retrouverez à propos des pécheurs punis sur cette terre les mêmes expressions — leur ver qui ne meurt point, leur feu qui ne s'éteint point. — Ce n'est pas une citation, car il ne s'agit plus des mêmes faits; c'est une image empruntée à une lecture habituelle et restée dans l'esprit de celui qui parle à son tour.

coude avant chaque repas ; Jésus encore affronte leur colère, approuve ses disciples de se refuser à cette vaine forme, et déclare que ce qui dégrade l'homme, ce n'est pas les souillures des mains, mais celles du cœur.

Est-il question du serment ; les Juifs entassent des distinctions subtiles : Si vous jurez, disent-ils, par le don déposé sur l'autel, vous êtes engagés ; mais si vous jurez par l'autel lui-même, vous ne l'êtes pas. Jésus foudroie de ses anathèmes ces casuistes hypocrites, déclare obligatoire toute espèce de promesses et tient pour inviolable la simple affirmation.

Une femme lui propose-t-elle la question agitée entre les habitants de la Judée et de la Samarie, s'il faut adorer Dieu à Jérusalem ou à Garizim ; Jésus, laissant loin derrière lui l'étroitesse des deux sectes, enseigne que c'est partout, en esprit et en vérité, que Dieu doit être adoré. Les Juifs méprisent les petits, Jésus les appelle à lui ; les Juifs sont fiers d'être enfants d'Abraham, Jésus déclare qu'on peut être fils d'Abraham et enfant du démon. L'interpréta-

tion des Juifs s'arrête à la lettre, celle de Jésus remonte à l'esprit ; eux ne voient le crime que dans le fait accompli, lui le discerne déjà dans le simple désir ; pour eux l'adultère n'est que dans l'acte matériel, pour lui, il est déjà dans le regard de convoitise ; pour eux, le prochain, c'est le parent, le compatriote ; pour lui, c'est aussi l'étranger, le païen, l'adversaire.

L'opposition se manifeste surtout dans l'interprétation de la grande promesse d'un messie. Les Juifs attendent un conquérant pour donner à leur nation l'empire du monde. Jésus déclare que ce messie, c'est lui, le méprisé du peuple, le conspué des prêtres, le crucifié de Pilate, et tandis que ses compatriotes veulent établir sur la terre un royaume matériellement glorieux, où les Israélites seront maîtres et les gentils esclaves, Jésus proclame un empire spirituel établi par l'amour, accepté par le cœur ; une domination paisible, intérieure, affectueuse ; enfin, le règne de Dieu sur les volontés des Israélites et des païens.

Mais en dehors de ce peuple juif dépeint dans

les Évangiles, n'y avait-il pas en Judée, comme partout, une classe supérieure par son intelligence et sa moralité, des philosophes, une société d'élite qui expliqueraient le phénomène de la personnalité remarquable de Jésus-Christ? Examinons.

Trente ans avant Jésus-Christ, parut Philon, philosophe juif dont la réputation fut telle que ses admirateurs l'égalèrent au plus illustre disciple de Socrate. Si Jésus-Christ emprunta ses pensées aux écrits d'un sage juif, ce dut être de celui-ci, presque son contemporain et en haute estime quand Jésus parut en Judée. Or, que trouvons-nous dans Philon? En substance, le voici.

Philon appuyait ses doctrines sur la Bible, et sans doute c'est à ce livre qu'il dut ce qu'il avait de bon. Mais comment interprète-t-il Moïse et les Prophètes? Qu'on en juge par un exemple. Honteux de la polygamie d'Abraham, Philon prétend qu'Agar et Sarah ne sont, la première, que la science encyclopédique; la seconde, que l'extase supérieure à la science. Selon lui, Jacob n'est plus le cadet préféré à Esäü, son frère aîné; c'est la

raison qui naît après les sens et qui doit les primer; l'ivresse de Noé était une ivresse intellectuelle; les filles de Lot sont les sophismes des sens et de l'imagination, etc.

A ces étranges interprétations suggérées par la confusion qu'éprouve le philosophe juif en face des sages grecs se moquant de ses Patriarches, comparez les interprétations si simples de Jésus-Christ sur des faits analogues. S'agit-il de justifier, non plus la polygamie d'Abraham, mais le divorce autorisé par Moïse; Jésus-Christ répond aux Juifs sans embarras et sans honte que si le législateur a permis aux Hébreux de répudier leurs femmes c'est « à cause de la dureté de leurs cœurs. » Est-il question de la famille de Lot; Jésus-Christ en accepte l'histoire et en tire une leçon aussi simple que morale : c'est de marcher dans le chemin du devoir sans regarder en arrière. « Souvenez-vous, dit-il, de la femme de Lot. » Si, comme Philon, il parle de Noé, c'est pour nous avertir qu'au jour suprême du monde les hommes seront surpris ainsi qu'ils le furent au temps du déluge. Certes, si Jésus a emprunté quel-

que chose à Philon, ce n'est pas son exégèse de l'Ancien Testament.

Toutefois, de cette source Philon tire une morale que la conscience ne lui permet pas de corrompre comme le texte sacré. Il en ramène tous les préceptes à la justice. Sans doute, il condamne la tendance au formalisme, il déclare que Dieu détourne sa face du méchant ; celui-ci offrit-il tous les jours de nombreux sacrifices, Dieu préfère la pureté du cœur aux ablutions du corps ; mais Philon a emprunté ces doctrines aux Psaumes et aux Prophètes. David avait déjà dit : « Seigneur, tu ne prends point plaisir aux sacrifices. Les sacrifices de Dieu sont un cœur froissé et brisé. » Ésaïe avait ajouté au nom de l'Éternel : « Qu'ai-je besoin de la multitude de vos holocaustes ? Votre parfum m'est en abomination, je suis fatigué de vos fêtes... Vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions, recherchez la droiture, faites justice à l'orphelin, protégez la veuve, et venez maintenant, etc. » En tous cas, il y a loin de l'homme équitable, sincère, véridique, tel que le conçoit

Philon, à l'homme humble, charitable et saint, tel que le veut Jésus-Christ. Il y a la distance de la justice à la charité, de l'amour du prochain à l'amour des ennemis. Pour s'élever à une piété plus haute, Philon tombe dans le mysticisme ; il ne sait plus sanctifier l'homme au milieu de la société, et tandis que Jésus-Christ dit dans sa prière sacerdotale, en parlant de ses disciples, ces paroles à la fois si hautes et si pratiques : « Père, je te prie, non de les retirer du monde, mais de les préserver du mal, » Philon s'écrie : « Si tu désires, » ô mon âme, hériter des biens divins, abandonne » non-seulement la terre, le corps, les sens et la » maison paternelle, abandonne non-seulement la » science et la raison, mais fuis-toi toi-même, » vie hors de toi, animée d'une fureur surnaturelle et ne rougissant pas d'avouer que tu es » agitée et possédée de Dieu. »

Si vous désirez mieux sentir le contraste, comparez Philon et Jésus sur un point commun, l'humilité. D'après Jésus, cette vertu nous conduit à mettre notre confiance en Dieu, à servir nos frères, à nous placer au dernier rang-au lieu de nous

disputer le premier. Philon, loin de là, voit un homme humble dans un ascète, « pauvre, sale, li- » vide, semblable à un cadavre, et portant sur son » visage la détresse, la maladie et la faim ! »

Quelle distance ! ou plutôt quelle opposition !

Philon, comme Jésus, attendait un messie Homme-Dieu. Serait-ce dans les écrits du philosophe juif que le héros des Évangiles aurait pris le type reproduit dans sa vie ? Écoutez Philon : « Voici un homme qui a nom Orient : appellation » étrange, si vous l'entendez d'un homme com- » posé d'une âme et d'un corps ; mais entendez- » le de l'image incorporelle et intelligible de Dieu, » et vous avouerez que c'est son vrai nom. Car » cet homme est celui que Dieu voulut faire naî- » tre le premier de tous les êtres, et qui, à peine » engendré, imite son Père en formant les espèces » sur les modèles divins qu'il voit dans le sein de » la substance éternelle. » Quel fatras ! Comment Jésus en aurait-il tiré ces paroles si simples, adres- sées à Dieu : « Je te prie pour que tous mes dis- ciples soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous. »

(Jean XVII, 21). Cette unité morale que Jésus proclame entre lui et Dieu, et qu'il veut étendre jusqu'à ses disciples, voilà ce que je comprends, ce que j'admire ; mais, je le demande encore, Jésus en a-t-il puisé la pensée dans ce chaos métaphysique de l'écrivain juif, plus désireux d'éblouir ses lecteurs que de se comprendre lui-même ?

Si Jésus-Christ n'a rien de commun avec le plus grand philosophe juif de son temps, a-t-il plus de ressemblance avec une secte qui florissait en Judée, les esséniens dont Joseph parle avec tant d'éloges et qui excitèrent l'admiration de Pline lui-même ? Examinons.

Les esséniens, fuyant les grands centres de population pour se soustraire à la contagion du vice, vivaient par petits groupes dans quelques villages répandus en Palestine. Ils habitaient des monastères où chacun avait sa cellule. Bien que la vie fût en commun, ils se divisaient en quatre classes d'une manière si tranchée, que le contact des uns était considéré comme une souillure pour les autres. Les ablutions extérieures étaient poussées jusqu'à la minutie ; les notions de pureté

corporelle étaient telles que les fonctions naturelles, à moins d'une impérieuse nécessité, étaient interdites le jour du sabbat, et satisfaites les autres jours dans des conditions telles qu'elles ne pussent pas offenser la majesté du soleil. Le mariage était défendu et l'on ne pouvait être initié aux secrets de la secte qu'après avoir donné des garanties de continence. Une fois admis dans la société essénienne, l'adepte ne devait plus fréquenter que ses frères, et comme l'excommunication était une des peines imposées par leurs règles, il pouvait arriver que l'expulsé se trouvât ainsi privé de toute société humaine. A côté de ces préceptes arbitraires, les esséniens professaient une morale pure, puisée dans Moïse et les Prophètes. Peut-être même faut-il leur faire honneur de quelque supériorité sur les Juifs en général. S'ils n'ont pas dépassé la piété de quelques saints hommes de l'Ancien Testament, du moins sont-ils les premiers qui l'aient introduite en quelque sorte dans la vie commune de leur société spéciale. Leur bienveillance envers tous les hommes, leur refus du serment devant les

tribunaux, leur horreur pour la guerre, leur suppression de l'esclavage, tout cela les place certainement au-dessus des Israélites de tous les temps. Mais combien cette piété de convention, ces ablutions, simulacre de sainteté, cette vie à part, obstacle à l'observation des devoirs sociaux, ce célibat destructeur de l'œuvre de Dieu, cette pureté légale absorbant les forces vives de l'âme pour les consumer en efforts infructueux et arbitraires, combien tout cela est au-dessous de Jésus-Christ ! Pour Jésus, point de devoirs spéciaux à une classe d'hommes ; point de privation violentant la nature ; pas de vie à part ; pas d'ascétisme. Le mariage est honorable pour tous. La pureté est dans l'âme, non sur les mains. Ce n'est pas de s'isoler des pécheurs, mais de s'abstenir du péché qui constitue la vie morale. Pour Jésus, se placer au milieu des gens de mauvaise vie est un moyen de leur faire du bien, et il dit à ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde. Que votre flambeau luise devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres. » Ses préceptes sont praticables pour toutes les classes d'hommes dans

tous les siècles, au milieu des nations les plus diverses. Partout où la loi du pays ne sera pas contraire à la conscience humaine, le chrétien pourra vivre, il aura sa tâche. Son activité ou son abstention, ses discours ou son silence sont également propres à le conduire à son but, sa sanctification. Il n'a pas telle œuvre à accomplir, telles paroles à articuler, ses œuvres et ses paroles varient avec les circonstances ; elles suivent toutes les sinuosités des obstacles qu'on leur oppose. Ainsi, ni célibat, ni cellule, ni ablutions ; mais la vie commune dans une atmosphère de pureté spirituelle. La morale évangélique n'a pas, comme l'essénienne, d'article secret. Tout est dans un livre unique, ouvert aux profanes comme aux adeptes.

La distance entre les esséniens et Jésus-Christ est mesurée par la distance qui sépare les résultats des deux œuvres : la secte juive s'est évanouie ; l'Église chrétienne grandit encore. Nous craindrions de paraître chercher une victoire facile en poussant plus loin cette comparaison. Concluons donc dès à présent qu'en Jésus-Christ

rien ne rappelle ni les sages ni les écoles de sa nation. Incomparable avec la plèbe juive et les pharisiens, il est encore infiniment supérieur à Philon et aux esséniens.

Aussi personne, ni incrédule ni croyant, ne met-il en question la supériorité intellectuelle et morale de Jésus sur les Juifs. On y voit au contraire la cause première de l'influence qu'il va bientôt exercer sur sa nation. Partons donc de ce point reconnu par tous et étudions dans l'homme supérieur le fondateur de religion.

es plus  
era pas  
hréien  
ou son  
nt éga-  
ut, sa  
mplir,  
paroles  
toutes  
ppose.  
mais la  
pureté  
comme  
ans un  
ne aux  
  
-Christ  
résul-  
st éva-  
s. Nous  
victoire  
raison.  
-Christ



## JÉSUS-CHRIST FONDATEUR DE RELIGION.

Il est une pierre de touche qui décèle toute fausse religion. Un prétendu envoyé de Dieu met-il son œuvre au service de la terre, exploite-t-il le ciel au profit de la société, en un mot, paye-t-il les vertus dans le temps du bonheur de l'éternité; soyez sûr que cet homme vous trompe; c'est un législateur humain qui met à profit les instincts religieux de l'homme pour se rendre plus facile le gouvernement du monde. Cet imposteur se croira peut-être un sage, un philosophe; il s'absoudra lui-même par la pensée qu'il maintient sur la terre l'ordre et la concorde. Mais quelle que

soit l'opinion qu'il ait de lui-même, pour nous, spectateurs de son œuvre, cet homme reste un imposteur, et nous ne voulons à aucun prix devenir son disciple.

Jésus-Christ a-t-il fait quelque chose de semblable? Soupçonne-t-on en lui le législateur visant au bien-être de la société, faisant tourner le ciel autour de la terre, mettant l'éternité au service du temps? Quiconque a lu ses discours, étudié sa vie, répondra sans hésiter : Non, mille fois non. Les incrédules lui ont fait le reproche contraire, c'est d'absorber la vie présente dans la contemplation de la vie future, de trop détacher l'homme des biens d'ici-bas, de trop spiritualiser, de pousser au mépris de la chair... Que ce reproche soit ou ne soit pas fondé, il décharge toujours Jésus de l'accusation d'avoir exploité la religion en vue de la politique; et qu'il soit ou ne soit pas un envoyé supérieur, convenons qu'en cela il agit comme devrait le faire un tel envoyé; il met chaque chose à son rang : le ciel plus haut que la terre, l'éternité au-dessus du temps, et s'il subordonne les deux sphères, c'est en faisant tourner

le monde autour du soleil et non le soleil autour du monde. Sans doute, Jésus-Christ ne dédaigne pas la société humaine vivant dans le temps ; il veut même qu'elle y vive heureuse et paisible, mais d'un bonheur et dans une paix qui reposent sur la vérité et de nature à se prolonger dans les cieux. Il ne pousse pas à la bienfaisance quand même... D'après lui, l'acte n'a de valeur que par le motif qui l'inspire. Avant tout, Jésus regarde à l'esprit et sonde le cœur. Les aumônes abondantes, pas plus que les prières nombreuses, n'obtiennent son approbation. Il plonge plus profond. L'offrande est-elle apportée par l'amour ou par l'orgueil ? La prière sort-elle d'une âme pieuse ou d'une bouche hypocrite ? Voilà ce que Jésus veut savoir avant de prononcer, et quand la source sera pure, il se contentera d'une pite de la veuve pauvre, d'un mot du péager repentant.

Cette spiritualité, premier caractère de la religion de Jésus-Christ, ne tient cependant pas lieu de vie active. Elle en assure l'existence en purifiant la source qui la produit ; elle en repousse les apparences pour en imposer la réalité. Jésus

savait bien que là où le cœur serait dévoué, la main serait généreuse. Mais cette spiritualité fait plus que d'assurer la paix et la munificence sur la terre, elle a pour résultat la purification de l'âme ; elle jette la base d'un bonheur éternel, et à moins que d'envisager la foi comme un ressort politique, on devra reconnaître que la rénovation du cœur en vue de l'éternité est le but seul digne de la vraie religion.

Aussi Jésus-Christ, toujours si doux envers le pécheur avouant ses torts, est-il impitoyable pour qui veut les cacher et couvrir de belles formes l'absence du fond. « Hypocrites, sépulcres blanchis, pleins de pourriture au dedans ; » telles sont les apostrophes qu'il jette aux pharisiens. « Mes paroles sont esprit et vie ; » voilà le commentaire que lui-même donne de ses discours. Il offre « le Saint-Esprit ; » il veut que l'homme naisse de nouveau « par l'Esprit ; » il demande l'adoration « en esprit ; » toujours *l'esprit* : tel est le premier caractère de la religion de Jésus-Christ.

Pour bien apprécier la spiritualité, il faudrait avoir présents à la mémoire tous les maux qu'a

produits la tendance contraire ; la disposition à se contenter des actes matériels, à leur substituer des cérémonies, à remplacer l'activité du fidèle par la fonction du prêtre, à solder en argent des dettes de vertus, enfin à mettre les apparences à la place des réalités ; mais retracer tous ces faits nous éloignerait trop de notre sujet.

En plaçant la base de sa religion dans le cœur, Jésus-Christ en a soustrait l'appréciation à des juges humains, et ainsi il assure la liberté des croyants. Non-seulement personne n'aura le pouvoir de discuter ma foi, mais encore personne n'en aura le droit. Me faire violence serait manquer le but ; car si l'on peut contraindre ma main à faire, on ne saurait obliger mon cœur à sentir. Cela fût-il possible, que le tenter serait détruire l'essence même de la foi chrétienne. Dès qu'elle est spirituelle, elle doit être volontaire ; la violence n'en assure pas l'observation ; elle la détruit. La liberté : tel est donc le premier fruit de la spiritualité proclamée par Jésus-Christ.

Cette liberté n'est pas simplement une conséquence déduite, avec le temps, du christianisme,

c'est un principe annoncé d'avance par la bouche de son fondateur. Le croyant n'aura donc ni dans l'Église, ni dans l'État un dominateur légitime de sa foi religieuse. Il ne relève que de Dieu. La césaropapie est la négation de l'Évangile. L'autorité du prêtre, l'intervention du magistrat est une souillure, ou plutôt une destruction de la foi. Le croyant, comme croyant, n'a que des frères, des égaux. Il pourra rencontrer des chrétiens à lui supérieurs par leurs connaissances, par leur piété, mais personne ne lui imposera le joug de cette supériorité ; c'est lui-même qui le prendra ; dès lors son conducteur n'est plus un maître, mais un ami. Laissons parler Jésus-Christ lui-même.

S'adressant à ses apôtres et parlant de ceux qui s'installent dans la chaire de Moïse pour commander au nom de Dieu, Jésus dit : « N'appellez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un seul père, celui du ciel ; ne vous faites pas non plus appeler directeurs, car vous n'avez qu'un seul directeur, Christ. » Aussi Jésus-Christ renvoie-t-il toujours à la source ceux qui cherchent la vérité : « Sondez les Écritures, deman-

dez l'Esprit, priez le Père, » et jamais il ne nous adresse au prêtre.

L'affranchissement du simple fidèle vis-à-vis du prêtre suppose la distinction de l'Église et de l'État, et Jésus-Christ n'est pas moins explicite à cet égard. Il sépare clairement les deux sphères politique et religieuse par ces paroles : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Il déclare à Pilate que « son royaume n'est pas de ce monde, » pas plus qu'il ne tolère l'usurpation du prince, ni n'accepte le secours de la violence ; et il dit à Pierre tirant un glaive pour le défendre : « Remets ton épée dans le fourreau ; qui frappera de l'épée périra par l'épée. » (Matth. xxvi, 52.)

Ainsi donc : indépendance absolue pour le fidèle du joug des prêtres et de la tutelle des princes, telle est la seconde base de la religion de Jésus-Christ. Est-ce à dire que le chrétien repoussera les conseils de frères plus expérimentés, plus savants, plus pieux ? Non certes ; mais c'est à leurs persuasions et non à leurs ordres qu'il se soumettra. Sa soumission sera libre ;

sans la liberté il n'y a point de foi. Est-ce à dire que le chrétien affrontera l'autorité du souverain et du magistrat ? Pas davantage ; mais il ne la subira que dans ce qui est du ressort civil ou politique ; jamais dans la sphère religieuse. « Il honorera le roi, sera soumis aux gouverneurs, et même à toute puissance établie. » Mais sa religion, sa conscience resteront en dehors de cette obéissance. Une foi aveugle implique contradiction ; on ne commande pas à la persuasion ; imposer la croyance, c'est faire des incrédules.

Pour bien juger de cette liberté religieuse, il suffirait de la supposer en vigueur dans l'Église du passé. Que de maux supprimés ! Pilate n'envoie plus Jésus au supplice ; les empereurs romains ne dressent plus de bûchers aux martyrs ; les papes n'anathématisent ni les nations ni les princes ; les rois ne prêtent plus leur glaive aux pontifes ; les peuples ne se déchirent plus au nom de la religion. Plus de massacre d'Albigéois ; plus de sanglante Inquisition ; plus de Saint-Barthélemy. La foi, restée étrangère à la politique, se répand comme toutes les sciences ; la vérité seule a chance

de se faire accepter, par cela seul qu'elle est la vérité et qu'on la laisse libre et active.

On le voit, la liberté religieuse proclamée par l'Évangile conduit à l'universalité du christianisme. Aussi ce résultat a-t-il été prévu et voulu par le Maître. Jésus, après avoir dit à ses disciples : « Vous êtes tous frères, » les a envoyés instruire toutes les nations ; il leur a prédit qu'on viendrait à lui « d'Orient et d'Occident » et qu'un jour ses brebis de toutes les contrées ne formeraient « qu'un seul troupeau sous la conduite d'un seul pasteur. »

Cette tendance à l'universalité, qui nous apparaît aujourd'hui toute simple, était cependant inconnue avant Jésus-Christ ; c'est lui qui le premier l'a publiée. De son temps, chaque nation, la juive comme les autres, se renfermait orgueilleusement en elle-même et ne pensait aux contrées voisines que pour les conquérir ; aux autres peuples que pour se les soumettre. Juifs, Grecs, Romains, chacun de son côté, s'estimaient les seuls citoyens du monde ; le reste de l'humanité n'était à leurs yeux que des barbares ! Au delà des bornes de la

patrie, commençait le champ des conquêtes ; on allait traquer des hommes pour en faire des tributaires, des esclaves, des gladiateurs. Le patriotisme égoïste était la vertu par excellence. Les philosophes eux-mêmes étaient incapables de s'élever à la notion de la fraternité humaine. Leur cité, Athènes, Sparte, Rome, était leur univers !

Certes, quand au milieu de cette étroitesse générale d'esprit et de cœur Jésus-Christ seul proclame que les hommes sont tous frères, tous égaux devant Dieu, tous appelés au même avenir, tous libres, il nous semble que sa voix mérite d'être écoutée avec attention. Bien que nous ne puissions pas suivre dans tous ses détails ce rameau du tronc chrétien, indiquons toutefois en passant deux de ses plus beaux fruits.

Quand Jésus-Christ vint sur la terre, l'esclavage était si généralement répandu que la moitié du genre humain se courbait sous l'autre. Pour sortir de cet état d'abaissement, il fallait de deux choses l'une : ou la révolte des serviteurs ou leur relèvement par les maîtres. Le premier moyen était terrible ; il allait à contre-sens du but pro-

posé ; le massacre d'une moitié du genre humain n'était pas préférable à l'asservissement de l'autre ; la seconde voie était seule en harmonie avec la fraternité de l'Évangile. Aussi fut-elle acceptée ; les maîtres chrétiens devenus compatissants se relâchèrent de leur ancienne rigueur, instruisirent leurs esclaves, et quand ils leur eurent rendu la dignité de l'âme, ils purent leur donner la liberté du corps. Sans doute, cette marche logique ne fut pas partout paisiblement suivie ; le monde païen se mêlait encore au monde évangélique ; mais quels que soient les écarts que les passions humaines aient apportés à cette ligne de conduite, il reste toujours vrai qu'elle était conséquente avec l'esprit de Jésus-Christ et que de fait ses disciples l'ont souvent tenue. La foi chrétienne n'a pas affranchi les esclaves à jour fixe au nom d'une loi pénale ; mais elle a graduellement amolli les cœurs, élevé les esprits, adouci les mœurs, rapproché les classes de la société et ainsi préparé et produit l'émancipation.

Un second résultat de cette fraternité humaine fut le relèvement de la femme. Jésus-Christ avait

plaidé sa cause. Quand ses apôtres lui rappellent la loi de Moïse, permettant la répudiation, il leur répond que ce n'était là qu'une concession faite à la dureté de leurs cœurs, et que tout divorce, pour autre cause que l'adultère, était un crime. Jésus-Christ condamne non moins clairement la polygamie. En principe, il rappelle qu'à l'origine Dieu ne créa qu'une seule femme pour l'homme, et de fait la monogamie devint le mariage chrétien. Elle est supposée dans tout le Nouveau Testament et même recommandée aux évêques.

Avec le mariage chrétien, la famille est fondée, les enfants instruits, les parents respectés, la société sauvée. Sans la famille, le genre humain tombe dans la bestialité.

A côté de l'esclavage et de la polygamie s'élevait dans le vieux monde une institution religieuse aussi désastreuse que générale, le sacrifice. Pour bien saisir notre pensée, il faut prendre ce mot dans toute son étendue. Nous ne parlons pas seulement des holocaustes humains où tombaient tantôt des milliers d'esclaves, tantôt l'élite des

appelés  
ation, à  
necessaire  
tout d'  
était m  
is chair  
velle qui  
une pour  
et le me  
s tout le  
ndée au  
est fou-  
espectés,  
e humain  
es élevés  
religieux  
ice. Pour  
re ce mot  
pas ser-  
ombaient  
élite des

citoyens, sous prétexte d'apaiser la divinité; nous n'avons pas non plus exclusivement en vue cette boucherie d'animaux plus propres à enrichir le prêtre qu'à honorer les dieux; mais nous voulons aussi désigner ces sacrifices de tous genres que la peur du coupable ou la ruse du sacrificateur conseillait : ces trésors déposés sur l'autel, cette prostitution à demeure dans les temples, ces macérations volontaires, ces souffrances imposées pour calmer le remords, ou plutôt pour accréditer l'imposture; gouffre d'iniquités où s'engloutissaient chaque jour la vie de l'homme, les fruits de la terre, l'honneur de la femme, la moralité du croyant ! Eh bien ! par Jésus-Christ tous ces sacrifices ont pris fin, non en détruisant la notion du sacrifice; au contraire, en lui donnant complète satisfaction. Jésus-Christ s'est offert comme la victime unique, suffisante pour tous les peuples et pour tous les siècles. Son dernier soupir a été cette parole mémorable : « Tout est accompli. » (Jean XIX, 30.) Et à l'instant même de sa mort expiatoire, le voile cachant le sanctuaire où venait aboutir tout holocauste s'est déchiré

du haut en bas (Matth. xxvii, 51), et a mis à néant dans l'avenir tout sacrifice présenté par le peuple et pratiqué par le prêtre; le sacrifice de Jésus-Christ, offert une seule fois sur Golgotha, et « tout est accompli. »

Nous ne voulons pas chercher ici quelle est la valeur du sacrifice de Jésus-Christ. Le lecteur peut ne voir là qu'un martyr, qu'un exemple, qu'un dévouement, n'importe; la conclusion reste la même. Le voile du sanctuaire déchiré et cette parole : « Tout est accompli, » prononcée à l'heure suprême, n'en disent pas moins clairement que, selon la pensée de Jésus-Christ et l'interprétation de l'évangéliste, tous les sacrifices ont désormais cessé.

Ce résultat est immense pour le bonheur du genre humain, à ne tenir compte même que de cette vie. Que de richesses, que d'existences, que d'énergie morale, que d'heures rendues à la vie pratique; que de forces restituées à la société, et cela sans lutte violente, non en supprimant, mais en satisfaisant le besoin de sacrifice si naturel au cœur humain. Encore ici, nous ne

voulons pas énumérer tous les résultats de la pensée chrétienne; toutefois, nous ne saurions nous dispenser d'en signaler un dernier.

A côté de Jésus sur la croix était suspendu un criminel repentant. Il avouait ses fautes et implorait son pardon. Jésus lui répondit : « Aujourd'hui même, tu seras dans le paradis avec moi. »

Voilà donc un brigand admis dans le ciel, uniquement pour avoir, à sa dernière heure, tourné un regard confiant vers son Sauveur; en d'autres termes, voilà le salut par grâce proclamé. (Luc xxiii, 39 à 43.)

Supposons un moment cet homme détaché de son gibet, guéri de ses blessures et conservant dans son cœur la promesse de Jésus-Christ, quelle sera sa conduite envers son bienfaiteur? L'obéissance inspirée par l'amour.

Ce fait particulier rend bien compte de la grande doctrine que Jésus-Christ est venu donner au monde. Il régénère le cœur par la gratitude et laisse au cœur régénéré le soin de féconder la vie.

Maintenant, remarquez l'opposition entre cette religion et toute autre : « Tu feras le bien, disent à l'envi les divers révélateurs, et Dieu te récompensera. » C'est-à-dire qu'on éveille dans l'homme la cupidité, et par là on dessèche en lui la source du dévouement. En exhortant l'homme à la vertu par l'appât du ciel, on en fait un égoïste ; en l'y poussant par les terreurs de l'enfer, on en fait un peureux, et, dans les deux cas, on le rend incapable de moralité ; il fera des œuvres machinales, il ne deviendra pas meilleur ; il arrivera à la porte de l'éternité haletant, mais non sanctifié.

Au lieu d'imposer une tâche à cet homme, Jésus-Christ lui pardonne son passé coupable, lui promet secours pour sanctifier son avenir ; il le sauve à plein et le laisse agir. Sera-t-il possible que ce racheté croie à de telles faveurs sans aimer celui qui l'a tant aimé, sans désirer lui plaire et finalement lui obéir ? Si le cœur se taisait, la simple raison répondrait : Non, il est impossible de se croire gratuitement doté d'une éternité heureuse sans se sentir porté à l'a-

entre ces  
bien, et  
et Dieu  
elle des  
ché en li  
l'homme  
n fait m  
s de l'e-  
deux cas  
fera de  
pas me-  
haléant.

mour, et par l'amour à la reconnaissance.

S'il en est ainsi, c'est donc en prenant le contre-pied de tous les systèmes humains que Jésus-Christ se trouve avoir conduit l'homme à faire le bien. Ce dernier résultat n'est-il pas digne d'admiration ?

En résumé :

La spiritualité substituée à la cérémonie ;

La liberté mise au lieu de l'esclavage ;

La fraternité humaine remplaçant la haine entre les peuples ;

Les sacrifices de tout genre abolis ;

L'homme moralisé par l'amour ;

Voilà les éléments de la religion de Jésus-Christ.

Lecteurs, méditez ces résultats, et voyez si Jésus peut être confondu avec tout autre fondateur de religion.

Mais toute doctrine religieuse a ses conséquences morales. Voyons quels seront les préceptes de Jésus-Christ.

Por  
I fan  
ables  
me-el  
que  
\* En  
supo  
ameli  
Nais c  
ovus  
siget,  
meae

## JÉSUS-CHRIST MORALISTE.



Pour bien juger la morale de Jésus-Christ, il faudrait résoudre ces deux questions préalables : 1° les connaissances morales naturelles ont-elles été toujours en croissant depuis l'origine de la race humaine jusqu'à nos jours ? 2° En supposant l'affirmative, cette connaissance toujours croissante a-t-elle été accompagnée d'une amélioration correspondante dans les mœurs ? Mais ces questions, prises dans leurs généralités, nous tiendraient trop longtemps hors de notre sujet, et, bien que leur solution dût nous y ramener, nous aimons mieux rétrécir de suite le

cercle de nos observations. La morale de Jésus-Christ est-elle le développement naturel de la conscience humaine ou le fruit d'une révélation supérieure ? Disons-le d'entrée, les deux opinions contraires ont été avancées ; il s'est trouvé des écrivains également érudits pour soutenir que Jésus-Christ s'est inspiré des philosophes païens, et pour affirmer qu'il n'a puisé que dans l'Ancien Testament. Il est donc évident que, de part ou d'autre, il y a prévention, et que, sans bien s'en rendre compte, une de ces deux classes de savants a laissé la passion diriger son esprit. Nous pourrions choisir parmi ces autorités celles qui soutiennent la cause qui nous semble la bonne et la vraie. Mais, après cela, qu'aurions-nous fait ? Rien, sinon d'ajouter un avis faussé par notre désir à tant d'autres dictés par le parti pris. Nous aurions confirmé dans leur opinion ceux qui pensent comme nous sans persuader peut-être un seul des lecteurs qui cherchent encore la vérité.

Nous avons donc préféré ne produire en faveur de notre opinion que le témoignage de ses

adversaires ; et même pour n'être pas exposé au soupçon d'avoir fait un triage parmi ceux-ci, nous n'en produirons qu'un seul, le plus récent, nous dirons même le plus capable, son ouvrage ayant été couronné par l'Institut <sup>1</sup>.

M. Denis, ancien élève de l'École normale, ne se pose pas en ennemi déclaré de la révélation chrétienne ; on pourrait même, d'après certains passages de son écrit <sup>2</sup>, affirmer qu'il regarde le christianisme comme un des moyens préparés par la Providence pour développer la civilisation. Mais, en y regardant de plus près, on découvre une mauvaise humeur contre toute révélation, partant contre le christianisme. Dans sa pensée, Jésus, comme Socrate, comme Platon, a transmis, amélioré, aux siècles futurs ce qu'il avait reçu des siècles passés ; ses doctrines morales sont belles, mais ses prétentions dogmatiques ne sont pas fondées. Nous le répétons, cela n'est pas dit en

<sup>1</sup> Ce fait expliquera au lecteur attentif pourquoi dans les pages précédentes nous avons de même pris nos citations de Philon dans le même auteur.

<sup>2</sup> *Histoire des théories morales dans l'antiquité.* 2 vol. in-8°, Paris, 1856.

propres termes, mais cela résulte de l'ensemble de son livre. Il nous apprend, du reste, dans sa préface pourquoi il n'a pas été plus explicite sur ce sujet pour lui délicat : « On peut me reprocher, dit-il, de n'avoir pas traité une question qui semble la conclusion naturelle de mon livre, je veux dire celle de l'influence des anciennes philosophies sur les origines et la formation de la morale chrétienne. On s'aperçoit facilement qu'elle a été toujours présente à mon esprit ; je ne l'ai pas oublié ; mais c'est à dessein que je ne l'ai point abordée en elle-même..... Quoique je n'espère rien et que je ne craigne que peu de chose, je ne me sens pas dans une position assez libre pour toucher à de pareils sujets. »

Si cela ne vous paraît pas suffisamment clair, lisez encore ces quelques lignes de la même préface : « La vie morale de l'humanité... est le flambeau que les générations se passent les unes aux autres en courant... De la liberté est née la philosophie ou cette incessante révolution qui ne permet pas à l'humanité de s'endormir

» dans un repos corrupteur et mortel. Certains  
» barbouilleurs de papier en veulent beaucoup à  
» la philosophie. Ce n'est pas d'aujourd'hui  
» qu'on les connaît : au temps de Socrate, ils se  
» nommaient Anitus et Mélitus ; au temps de Sé-  
» nèque, Régulus et Suilius ; au temps de Vol-  
» taire, Patouillet et Fréron ; il n'est pas besoin  
» de dire comment ils se nomment aujourd'hui.

» Partageant la foi du xviii<sup>e</sup> siècle, que les vé-  
» rités morales... ne sont le privilège d'aucun  
» temps, d'aucun peuple, ni de personne, j'ai  
» voulu interroger ceux des monuments de l'an-  
» tiquité que je pouvais aborder par moi-même,  
» et je me suis convaincu, en effet, que les  
» anciens avaient l'esprit et le cœur faits comme  
» les nôtres : partout la même conscience, mais  
» se transformant, se développant, s'étendant  
» d'une manière aussi nécessaire et aussi natu-  
» relle que la graine de chêne pousse des raci-  
» nes, un tronc, des feuilles et des rameaux. Dans  
» le monde moral comme dans le monde phy-  
» sique il n'y a point de sauts brusques ni de gé-  
» nérations spontanées, parce qu'il n'y a point

» de création nouvelle... Que cela dérange cer-  
« tains préjugés, que des idées et des sentiments  
» qu'on refuse aux anciens aient eu l'imperti-  
» nence de se produire quelques siècles trop tôt  
» pour la paix de certaines opinions systéma-  
» tiques, je n'y peux rien. »

Ces citations suffisent pour disculper notre auteur de toute sympathie pour la révélation chrétienne. Nous ne lui en faisons pas un reproche ; qu'on nous permette seulement de le noter en passant pour donner plus de solidité au point d'appui que nous prendrons dans son ouvrage.

Reconnaissons d'abord qu'à l'arrivée de Jésus-Christ sur la terre, tout était admirablement disposé pour recevoir la foi nouvelle. Les conquêtes d'Alexandre avaient commencé par unir des peuples ennemis, porter la civilisation au sein de la barbarie ; l'empire des Césars avait complété cette œuvre de fusion en absorbant lui-même celui d'Alexandre et empruntant à la Grèce ses arts et sa littérature. La paix régnait dans le monde. Les païens étaient désabusés et dégoûtés de leur polythéisme ; la corruption des mœurs était si

générale et si profonde, que les peuples éprouvaient le besoin d'un principe régénérateur. Nous pourrions rappeler même cette attente d'un être extraordinaire partant d'Orient pour apporter la vérité au monde, si ce n'était en quelque sorte donner raison aux prophéties juives. Mais que prouve cette préparation universelle, sinon que l'ordonnateur du monde marchait d'accord avec le christianisme venant à l'heure opportune satisfaisante aux besoins de l'humanité? Si l'harmonie ne s'était établie que sur un coin du globe; s'il n'y avait eu d'attrait pour l'Évangile qu'au sein d'une petite nation; si une seule des circonstances favorables que nous avons énumérées était venue au-devant de la nouvelle doctrine, nous concevions qu'on pût voir là une coïncidence fortuite. Mais non; c'est un ensemble de choses si considérable, qu'à moins de parti pris on ne peut se refuser à y reconnaître une dispensation providentielle, dès lors une preuve en faveur du christianisme.

Si tout était disposé pour recevoir Christ, état social, politique, moral, nous ne pouvons

pas nous étonner que cette préparation se soit étendue jusqu'à l'éducation théorique des nations par les philosophes. Si le souffle de la sagesse humaine a fait jaillir du flambeau fumant de la conscience quelques étincelles aussitôt éteintes qu'apparues, sera-ce une preuve qu'il est de même nature que la parole de Jésus-Christ qui l'a subitement rallumé ? surtout si ces philosophes n'ont donné qu'une lumière sans chaleur, tandis que Jésus-Christ aura réchauffé et embrasé le monde ; si, pour parler sans figure, tous les philosophes de l'antiquité n'ont réussi qu'à éclairer un peu mieux la conscience humaine sans lui donner aucune force pour purifier les mœurs, de telle sorte que ces clartés morales ne servent qu'à mieux constater la corruption générale, tandis que l'Évangile, dès son arrivée, a régénéré les cœurs et fait naître une sainteté jusqu'alors inconnue ; s'il en est ainsi, dis-je, faut-il voir dans les préceptes de l'Évangile un simple épanouissement des idées morales de l'antiquité ? Je ne saurais le croire.

D'après M. Denis, la pensée morale se serait transmise en se développant à travers les siècles,

et Jésus-Christ, à son heure, comme tout autre philosophe, lui aurait servi de véhicule pour la faire parvenir jusqu'à nous.

S'il en est ainsi, l'on doit s'attendre à ce que le développement de ces idées morales remonte jusqu'à l'origine du monde ; que la graine de ce chêne, jetée dans la conscience du premier homme, y ait germé nécessairement, naturellement et se soit transformée de génération en génération jusqu'à la nôtre, couverte de ses rameaux. C'est à la nature, c'est à la Providence que M. Denis confie le soin de ce développement infailible. Comment se fait-il donc que la philosophie ou « la science morale ne remonte pas au delà du cinquième siècle avant Jésus-Christ ? » (T. I p. 1.) La difficulté doit être d'autant plus grande pour notre auteur, que la race humaine est sans doute beaucoup plus vieille d'après lui que selon nous.

L'objection est nulle pour le chrétien qui admet un temps laissé à l'homme pour sentir son impuissance à découvrir son Dieu, et alors, désespéré, l'accepter tel que le révèle l'Évangile.

Mais ne nous arrêtons pas à cette première difficulté ; entrons dans le cœur du sujet.

Que l'homme porte en lui-même la notion de moralité, que le développement de l'intelligence puisse conduire dans une certaine limite à celui de la conscience, et qu'ainsi il y ait plus de lumière morale en Grèce chez un Socrate et un Platon que dans les siècles précédents au milieu des peuples barbares, c'est ce dont nous convenons sans peine. Mais que ce progrès dans la connaissance morale puisse atteindre à la perfection de l'Évangile, et en particulier que Christ n'ait fait que continuer un progrès non interrompu, commencé depuis des siècles, voilà ce que nous nions, et voilà ce qu'affirme notre auteur. Commençons notre examen sous sa propre direction <sup>1</sup>.

Partons, non pas de Socrate, qui n'a laissé aucun écrit, mais de Platon son élève qui, du reste,

<sup>1</sup> Nous ne saurions dans un ouvrage aussi court passer en revue tous les philosophes de l'antiquité. Obligé de choisir nos citations, nous risquerions de les prendre favorables à notre sentiment. Pour éviter ce danger, nous nous en tiendrons uniquement à celles rapportées par M. Denis en faveur de la thèse contraire.

reproduit les pensées de son maître, et posons-nous cette question : Retrouve-t-on dans les œuvres de ce philosophe les germes de la morale chrétienne? Oui, selon M. Denis pour qui ce sage « est le précurseur le plus inspiré du spiritualisme chrétien » (I, 176) et qui nous assure « que Platon est de tous les anciens philosophes celui qui pressentit le mieux la haute spiritualité qui devait triompher un jour avec l'Évangile. » (T. I, 97.)

Commençons par reconnaître ce qu'il y a de bon dans celui que l'antiquité qualifie de divin ; M. Denis le résume ainsi :

« Le fond des doctrines morales de Platon est »  
» très-simple, c'est l'opposition de l'invisible et »  
» du visible, du divin et du terrestre; l'amour »  
» de l'un, le mépris et je pourrais dire la haine »  
» de l'autre. Tout roule sur cette opposition. »  
» L'homme est placé entre le ciel et la terre ; »  
» par le corps, par les sens, par les désirs char- »  
» nels et par cette intelligence bâtarde qui vient »  
» de l'union de l'âme et du corps, il tient à cette »  
» terre de mort qui est le lieu de son exil ;

» par l'intelligence pure et par l'amour, par le  
» souvenir et le regret de l'idéal, il touche au ciel  
» qui est sa vraie patrie. S'il s'identifie par ses  
» désirs et par ses pensées à ce qu'il y a en lui  
» de terrestre et de mortel, il s'abaisse, il se dé-  
» grade, et, autant qu'il est possible, il périt.  
» S'il s'unit au contraire par la raison à la vérité  
» éternelle, par l'amour à la suprême beauté, il  
» aspire et il arrive à son salut, je veux dire à  
» l'être et la vie véritables. C'est pourquoi la tem-  
» pérance et la force sont des vertus réelles. En  
» nous détachant du corps, elles nous aident à  
» réparer et à renouveler en nous le vrai homme,  
» qui est l'homme intérieur ; elles nous permet-  
» tent de nous tourner du côté de notre patrie et  
» de respirer l'air du ciel qui seul nourrit et vi-  
» vifie les âmes. La sagesse et l'amour pur font  
» le reste, et nous vivons déjà comme des dieux  
» dans ce corps mortel, en attendant que, en-  
» tièrement affranchis des liens qui nous appe-  
» santissent et nous enchaînent dans les choses  
» mobiles, nous nous envolions à l'Éternel, sur  
» l'aile de la raison et de l'amour. Ces vertus

» d'ailleurs mettent en nous la perfection de  
» l'harmonie ou de l'unité, c'est-à-dire la vé-  
» ritable justice, et du même coup elles introdui-  
» sent la concorde et la paix entre les hommes.  
» Car, pourquoi nos querelles, nos procès, nos  
» discordes civiles et nos guerres? C'est qu'igno-  
» rants des vrais biens, nous ne convoitons que  
» ces biens mensongers, que l'un ne peut possé-  
» der sans que les autres en soient privés.

» Celui-là seul est en paix avec les autres et  
» avec lui-même qui, maître de ses sens, de ses  
» désirs et de sa colère, laisse là les vanités pé-  
» rissables pour n'aspirer qu'au bien suprême,  
» qui peut se donner à tous sans se partager et  
» sans décroître. Dieu, voilà l'objet et la fin des  
» aspirations de la vertu, comme le principe de  
» l'ordre et de la justice. C'est donc en lui et par  
» lui que la vertu et la félicité se consomment.  
» Heureux ceux qui peuvent vivre dans la pensée  
» et l'amour de ce souverain bien : les hommes  
» tempérants et justes, les sages législateurs, les  
» amants et les philosophes ! Plus ils s'attachent  
» au vrai et au bien, plus ils goûtent ici-bas de

» pures et solides joies et ont droit d'espérer  
» dans l'autre vie une béatitude sans mélange. »

En lisant ce sommaire de la morale de Platon, on est frappé de l'absence d'une idée essentielle : celle du devoir ; il semble que l'homme tende au bien parce qu'il le veut et qu'il y trouve son bonheur ; il le choisit parce que cela lui convient, comme dans ce monde on choisit le genre de vie qui paraît promettre le plus grand bien-être. Ce vide a été remarqué par M. Denis lui-même : « Nulle part, dit-il, Platon ne détermine avec précision ce qu'il faut entendre par devoir, par bien moral, et par mal moral. Aussi, considère-t-il plutôt le péché comme une maladie que comme une action volontaire, et répète-t-il avec Socrate que nul n'est méchant volontairement. » (1, 101.)

Du moment que la vertu ne s'impose pas au nom du devoir, elle ne peut se faire accepter que par l'attrait du bonheur. Aussi, est-ce bien la base que lui donne Platon. Il ne va pas même chercher la félicité promise dans une autre vie, mais il présente, pour motif, pour faire le bien,

le bonheur, conséquence nécessaire de la vertu ici-bas : « Le bon doit être heureux et le méchant » malheureux. Le tort de Platon, ajoute M. Denis, est d'affirmer qu'ils le sont toujours ici-bas. » (Même page.)

Dès que la notion du devoir est absente, on comprend que la morale ne soit pas très-sévère. Quand on y regarde de près, on voit que, chez les anciens, elle était avant tout une affaire politique. On commençait par l'établir tant bien que mal sur la raison, ensuite on en confiait l'application aux législateurs. Aussi, Platon, qui ne peut s'empêcher de voir que les faits contrarient sa théorie, et que finalement le bonheur ici-bas n'est pas toujours en raison directe de la vertu, n'est pas éloigné, nous dit M. Denis, d'admettre que le législateur aura le droit de *mentir* ! Et, contradiction étrange ! cette sagesse humaine, qui, selon les philosophes, doit suffire à tout, n'est suffisante d'après la plupart d'entre eux que pour les âmes d'élite. Le peuple devra s'en rapporter à ses conducteurs ! « Tout homme, dit Platon, ne saurait avoir une telle sagesse en partage. Trop heureux

celui qui, avec le meilleur naturel et les plus grands efforts, arrive enfin à la vérité à la fin de sa vie!... (I, 117.) C'est donc une nécessité que tous les citoyens écoutent et *croient* les magistrats, etc. » (I, 118.) Si l'Évangile exige la foi, du moins n'est-ce pas à l'homme, mais à la Divinité.

Les notions de Platon sur le bien moral seront-elles plus justes à nos yeux que celles sur le devoir ne sont claires pour lui? On peut en douter. Le bien et le beau sont constamment confondus dans ses écrits. Or, le beau de Platon touche au ciel d'un côté, et de l'autre à la terre, à la matière; disons tout : il touche à la forme, d'où il suit que l'amour du beau physique et celui du beau moral ne font qu'un. On voit d'un coup d'œil dans quel abîme conduit une telle pente. M. Denis nous permet d'en juger par ces quelques mots, interprètes de la pensée de Platon : « L'amour » qu'une belle femme inspire n'est pas un simple » appétit; il y entre le sentiment d'adoration que » la beauté éveille dans les âmes bien nées. Lors- » qu'un homme, dit Platon, aperçoit une figure

» qui retrace la beauté divine ou bien un corps  
» remarquable par ses belles formes, il frémit d'a-  
» bord de crainte et de respect : le regard attaché  
» sur ce bel objet, il le révère comme une divinité,  
» et s'il ne craignait point de passer pour un  
» homme en délire, il sacrifierait à son bien-aimé,  
» comme à la statue d'un dieu, comme à un  
» dieu. » (I, 119.)

Aussi l'éternelle félicité n'est pas celle qui découle de l'amour et de la sainteté proclamés par l'Évangile et accessibles à toute âme humaine; non, la félicité éternelle, d'après Platon, « c'est la claire vue de la vérité, c'est la possession de la beauté éternelle, c'est la contemplation du bien absolu. » (I, 162.)

Où donc se trouve le point d'attache entre les idées morales de Platon et celles de Jésus-Christ? M. Denis le voit dans la *correction* que l'homme coupable doit s'infliger à lui-même. « Ne considérez, nous dit-il, que le fond des idées, et vous verrez que Platon a le premier établi la nécessité morale de la pénitence, dont le christianisme a fait depuis un de ses dogmes. » (I, 104).

Nous pourrions répondre que la pensée d'expiation ses fautes est aussi vieille que le monde, qu'elle s'exprime dans toutes les religions par les sacrifices et les macérations. On la retrouve dans l'Inde antique comme dans la moderne Océanie; mais nous préférons faire une remarque qui brise plus complètement le rapport que l'on veut établir entre l'Évangile et les doctrines de Platon.

La notion de pénitence n'est pas commune à Platon et à l'Évangile, mais bien à Platon et à l'Église romaine. Si par christianisme M. Denis entend l'interprétation de cette Église il a parfaitement raison. Mais le christianisme, tel qu'il est enseigné dans le Nouveau Testament, bien loin de charger le pécheur d'un fardeau de pénitences, l'en délivre complètement et l'appelle à un salut gratuit. Ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui porte sur la croix la peine du péché. L'expiation n'est pas faite par le coupable, mais par le Sauveur; il ne reste au sauvé qu'à aimer et en aimant à faire mieux désormais. Mais faire le bien n'est pas pour lui une pénitence, c'est un plaisir; voir un châti-

ment dans la sanctification de sa vie serait le renversement de l'Évangile de grâce.

Pour marquer la distance qui sépare Christ de Platon nous pourrions rappeler la *République* donnée par ce dernier comme un idéal et où, cependant, il établit la communauté des biens, la communauté des femmes, la communauté des enfants, l'identité absolue d'éducation pour les deux sexes, et ce manque de pudeur qu'on rencontre trop souvent dans sa *République* et ses *Lois* (I, 138), qui ne sont finalement que « l'esprit étroit, dur, cruel, intolérant, tracassier et mesquin de Lycurgue. » (I, 145.) Mais nous passerons tout cela sous silence, parce que M. Denis nous répondrait en distinguant chez Platon le philosophe écrivant pour la postérité, de l'homme d'État se ployant aux nécessités et aux préjugés de son temps. Que Platon ait voulu ou non cette distinction, son apologiste la fait, et il a un tel désir de trouver dans l'élève de Socrate le germe de la morale chrétienne qu'il voit dans son silence seul sur l'esclavage la suppression de cette odieuse institution. (I, 142.) Notre auteur laisse même percer son regret de ne

pas découvrir dans le philosophe grec l'unité du genre humain (I, 145), et d'y retrouver encore sa division en citoyens et en barbares. (I, 144.) Mais laissons là toutes ces défauts ; accordons même que les notions morales de Platon soient plus pures que celles de tous ses prédécesseurs ; allons plus loin, supposons que la morale de Platon soit celle de Jésus-Christ, nous demandons : cette théorie, le philosophe l'a-t-il transformée en pratique, soit chez lui, soit chez ses semblables ? Y eut-il jamais une société humaine réalisant les principes moraux de l'Académie ? Voilà la question, la grande, l'unique question et peut-être aurions-nous mieux fait de supprimer tout ce qui précède pour poser d'entrée la discussion sur cette unique base : Platon a-t-il eu des disciples autres que des théoriciens, autres que des penseurs ? S'est-il trouvé en Grèce ou ailleurs une cité, un hameau, une seule famille qui ait vécu selon ces belles doctrines ? Hélas ! personne n'y a même pensé. Ce sont là des rêves pour amuser l'esprit, pour discuter dans les écoles, pour fournir matière à des livres ; tout au plus ce sont des précep-

tes qu'on propose aux autres pour les régenter ; mais la pensée de s'y conformer lui-même ne vient pas au législateur ; à moins que ce ne soit en vue de l'exemple et alors encore il ne les suit pas, il en est incapable. L'expérience l'a prouvé et M. Denis l'avoue. « Platon, nous dit-il, avait lui-même le sentiment de son impuissance. Désespérant de convertir les peuples et mal sûr d'être compris de ses disciples eux-mêmes, il ne philosophait que pour philosopher, léguant plus à la postérité qu'aux hommes de son temps ses immortelles pensées. » (I, 174.)

La postérité a-t-elle répondu à cette espérance? Non, d'abord sous Aristote « dont l'influence sur les mœurs et l'institution de sa patrie dut être encore moindre que celle de Socrate et de Platon (I, 239); » non, au temps d'Épicure « dont la doctrine fut si contagieuse qu'on put l'accuser d'avoir énervé et perdu par ses délices toute la société grecque ; » enfin, non, dans les siècles suivants où « la Grèce entière languissait comme un vieillard qui n'a plus qu'à achever de mourir. » (I, 294.)

Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas tant dans la morale platonicienne d'aucune époque que dans le stoïcisme que M. Denis voit un acheminement à la morale chrétienne; ou plutôt le platonisme et le stoïcisme sont à ses yeux deux pas successifs dans la même voie ascendante vers l'Évangile. Platon et Zénon se suivent dans le temps comme dans l'œuvre; seulement Zénon est le plus avancé. Ce sont donc ses doctrines morales qu'il nous reste à rapprocher de celles de Jésus-Christ <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous ne pouvons suivre pas à pas notre auteur passant par Aristote, Epicure, etc., pour nous faire sentir le progrès; ce serait donner à ce chapitre déjà long une étendue disproportionnée avec l'ensemble de notre livre. Toutefois, pour ne pas paraître éluder une difficulté, comme aussi pour montrer jusqu'à quel point une opinion préconçue peut influencer sur l'esprit le plus ferme et le plus droit, citons ici quelques lignes de M. Denis.

Il veut montrer qu'il y a eu progrès de Platon à Aristote au sujet de l'esclavage. Vous croyez peut-être qu'il va citer quelques lignes d'Aristote contre cette institution que Platon avait passée sous silence ou qu'il n'avait acceptée que comme une nécessité. Du tout; le progrès d'Aristote vers l'abolition de l'esclavage consiste à l'accepter franchement, pleinement. Le progrès vers le mieux, c'est d'aller vers le pire, car le remède sortira forcément du mal. Mais citons. Après avoir dit qu'Aristote divise l'humanité en deux classes, les Grecs, petite minorité dominatrice, et les Barbares, immense majorité de l'espèce humaine vouée à la servitude, M. Denis ajoute : « Ce que j'estime, et ce qui m'intéresse » philosophiquement dans la théorie d'Aristote, ce qui me la fait » considérer comme un progrès sur les vues en apparence plus

M. Denis entre dans son étude du stoïcisme par une note de la plus haute importance ; en voici la substance : les philosophes stoïciens sont de deux époques distinctes et distantes : la première classe n'a laissé que fort peu d'écrits : la seconde en a laissé de nombreux. Il y a entre ces deux catégories d'écrivains des différences profondes. Comment les expliquer ? M. Denis y voit le progrès simple et naturel du stoïcisme. Mais en est-il bien

» libérales de Platon, c'est précisément ce qui révolte le plus tout  
» d'abord. C'est qu'elle s'affirme nettement, crument, catégori-  
» quement, sans ces discours et ces palliatifs qui éternisent l'er-  
» reur et l'iniquité..... Si Aristote s'était contenté de défendre et  
» de pallier le fait de la servitude par des raisons ordinaires et  
» par de lâches tempéraments, tout le monde eût peut-être été de  
» son avis. La question n'aurait pas avancé d'un pas. Mais lors-  
» que, dans son désir d'ériger le fait politique en droit naturel, il  
» abêtissait l'esclave et dégradait l'humanité, il ne pouvait man-  
» quer de soulever l'incrédulité et l'opposition des consciences  
» droites. » (I, 225.)

A la bonne heure ; mais avouez que ce progrès est à reculons ; avouez que celui qui l'a opéré ne l'a pas voulu ; avouez surtout que ce n'est pas dans ce retour à l'esclavage que Christ est venu s'inspirer de l'égalité et de la fraternité humaine. Avec de tels arguments, on pourrait tout prouver. Qu'Aristote eût dit le contraire, et vous étiez tout aussi bien fondé à voir en lui le précurseur de l'Évangile. — Ce progrès dans le mal ne justifierait-il pas plutôt la théorie de saint Paul, d'après laquelle Dieu aurait abandonné l'homme à lui-même, pour lui faire sentir par ses égarements la nécessité d'un conducteur ? Nous le croyons.

ainsi ? De bons esprits ne le pensent pas. Ils font remarquer que les stoïciens de la seconde époque sont *postérieurs à Christ*, et qu'au lieu de supposer que Christ leur ait fait des emprunts, il est plus naturel de penser que ce soit eux qui en ont fait à Christ. Le point décisif du débat est donc ici : Les doctrines des stoïciens modernes ne sont-elles que l'épanouissement des doctrines des anciens stoïciens, ou s'y mêle-t-il des éléments empruntés à l'Évangile ? Ce qui nous met en défiance contre la première supposition, c'est que M. Denis, pour retrouver des traces de la morale évangélique dans les rares et courts écrits des stoïciens de la première époque, est obligé d'interpréter ces fragments, très-peu explicites, par les ouvrages des stoïciens de la seconde époque, beaucoup plus nombreux et soupçonnés d'avoir été rédigés sous l'influence des principes chrétiens. Cette question est trop délicate et sa tractation serait trop longue pour trouver place ici. Nous la transformerons donc en celle-ci, que l'ordre des temps justifie : Jésus-Christ a-t-il puisé sa morale dans les stoïciens qui l'ont pré-

... Ils fu  
nde ép  
u des  
nts, il es  
ui en m  
est dur  
s de sur  
ines de  
élément  
et en di  
c'est que  
la morale  
écrits de  
bligé d'in  
cites, pe  
: époque  
s d'arri  
pes chré  
sa trace  
place ni  
e-ci, qu  
rist a-t-  
l'ont pré

cédé? Pour l'affirmer, il faudrait nous montrer dans Aristippe, Épicure, Zénon des traces de cette doctrine; or c'est ce qu'on ne fait pas. C'est dans Épictète, Marc-Aurèle, Sénèque, venus après Christ, qu'on vient prendre des idées prétendues mères de filles nées avant elles.

Ici nous pourrions répéter ce que nous avons dit à l'occasion de Platon, et demander, non pas ce qu'ont dit quelques philosophes, mais quelle influence ont-ils exercée sur la société? Pour abrégé, nous aimons mieux passer à une démonstration directe de la vérité.

La morale de Jésus ne se retrouve chez aucun philosophe de l'antiquité; sans doute on pourrait en découvrir le germe dans l'Ancien Testament que Jésus-Christ dit être venu pour accomplir; mais hors de là, cette morale n'a point de parenté sur la terre.

A qui connaît les écrits des prophètes et des apôtres s'impose cette conviction |: Jésus n'a emprunté ses doctrines morales à personne; elles sortent de son propre fonds. Sans doute la forme lui est quelquefois fournie par le milieu dans

lequel il vit : les écrits de Moïse, de David, d'Ésaïe, le culte juif, le temple de Jérusalem ; mais la facilité avec laquelle il coule sa pensée dans ces moules manifeste la spontanéité de son esprit. Toute idée empruntée se présente avec un lambeau qui trahit son origine, une expression favorite de l'auteur original, un style particulier, une tournure d'esprit individuelle, un genre préféré d'argumentation, si bien que le critique exercé peut, non-seulement découvrir parfois l'auteur d'un livre anonyme, mais encore dire d'un écrivain quel a été son maître, son école, enfin sa source d'information. Eh bien ! nous le demandons avec assurance : De qui relève Jésus-Christ ? Où a-t-il pris son style, ses idées, ses doctrines ? Impossible de répondre. Cela ne ressemble à rien ; ou plutôt rien n'y ressemble, tout est là *sui generis*. Ce n'est ni le mysticisme de Platon, ni le matérialisme des Juifs. On reconnaît en Jésus-Christ un esprit profond qui a médité l'Ancien Testament et en a fait jaillir des trésors inattendus. Il y a là un élément qui jusqu'à lui ne s'était jamais montré.

Pour sentir cette originalité, étudiez les deux principes qui résument la morale chrétienne : l'amour et la spiritualité; vous verrez ces deux germes sortir de Moïse et des prophètes, et s'épanouir merveilleusement dans la parole de Jésus-Christ.

Tantôt Jésus le dit lui-même, tantôt il le laisse dire à un simple docteur juif : le sommaire de toute la loi c'est d'aimer Dieu de tout son cœur <sup>1</sup> et son prochain comme soi-même <sup>2</sup>. Ce précepte, source de toute la morale évangélique, Moïse l'avait déjà donné. Jésus, venu pour accomplir, développer la loi mosaïque, a rempli cette tâche en nous apprenant que le prochain ce n'était pas seulement le Juif, compatriote et coreligionnaire, mais encore le Samaritain, différent de patrie et de religion. Cet amour sans limites dans son étendue et sur ses objets, voilà la morale chrétienne; est-ce à Platon que Jésus l'a prise? Nous venons de le voir en emprunter le germe à Moïse, de vingt siècles antérieur à Platon! Quant à ses

<sup>1</sup> Deutéronome vi, 5.

<sup>2</sup> Lévitique xix, 18.

développements, ils lui appartiennent si bien qu'il les tire des lieux, des événements, des personnes au milieu desquels il se trouve passagèrement. Une fois Jésus prononce un discours indépendant des circonstances, un discours qu'on pourrait appeler l'inauguration de son ministère. S'il a emprunté ses doctrines morales à quelques philosophes, c'est bien ici que nous devons nous attendre à voir sa pensée ou son expression trahir cette origine étrangère. Eh bien ! lisez le sermon sur la montagne, et vous resterez convaincu que Jésus ne connaît d'autre livre que l'Ancien Testament, d'autres philosophes que Moïse et les Prophètes ; qu'il ne les copie pas, mais qu'il les transforme. Les préceptes du Décalogue commenté par les rabbins, voilà ce qui lui donne le cadre de ses développements. Moïse vous a dit d'aimer vos frères ; moi, je vais plus loin, je vous dis d'aimer vos ennemis. Moïse vous a dit de ne pas commettre d'adultère de fait ; moi, je vous dis de n'en pas commettre même en désir. Moïse vous défend le meurtre ; moi, je vous interdis même l'injure. Vos anciens commenta-

leur  
l'air  
con  
ser  
Seig  
tales  
lors  
que  
de Je  
des a  
il l'e  
cette  
littér  
« Les  
« les  
meur  
— « s  
sont e  
Testa  
La  
pre e  
l'homme  
port

teurs de la loi vous ont dit qu'il était permis de haïr ses ennemis ; moi, je vous dis de vous réconcilier avec eux à l'instant, dussiez-vous laisser sur l'autel le don que vous vouliez offrir au Seigneur. On vous a dit de tenir vos promesses faites avec serment ; moi, je vous dis de les tenir lors même que vous ne les auriez sanctionnées que d'un oui ou d'un non. Quand le précepte de Jésus n'est pas lié à un précepte de Moïse ou des anciens, par ressemblance ou par opposition, il l'est encore par la forme, par l'expression, à cette Bible, source unique de toute sa science littéraire, comme de toute son autorité morale : « Les débonnaires hériteront la terre, » — « les ouvriers d'iniquité, » — « le ver qui ne meurt point, » — « le feu qui ne s'éteint point, » — « secouer la poussière de ses pieds contre, etc. » sont autant de locutions empruntées à l'Ancien Testament.

La spiritualité appartient-elle moins en propre à Jésus-Christ que l'amour de Dieu et des hommes, source de sa morale ? Il y a un rapport si intime entre ces deux principes, qu'à le

bien prendre, ils n'en font qu'un : vouloir que l'amour inspire tous les actes, c'est vouloir une morale spirituelle. Toutefois, en exposant les circonstances tout accidentelles qui conduisirent Jésus à proclamer cette spiritualité, nous ferons mieux sentir qu'elle n'est pas pour lui une idée d'emprunt, mais qu'il la tire de son propre fonds.

Les pharisiens avaient pour règle de se laver les mains et les bras jusqu'au coude avant de prendre leur repas. Les apôtres de Jésus négligeaient cette pratique ; on vient en faire un reproche à leur Maître. Evidemment ce n'est pas lui qui fait naître cette occasion d'enseignement. On l'appelle à se justifier. Eh bien ! c'est de ce fait insignifiant en lui-même que sort la leçon de Jésus sur la spiritualité de la loi morale. D'après lui, ce n'est pas la nourriture maculée ou non par les mains qui souille l'homme ; ce qui souille véritablement, ce sont les mauvaises pensées qui sortent de son cœur et inspirent ses mauvaises actions. — S'agit-il du bien ; la solution est en harmonie avec celle donnée pour le

mal, et c'est toujours dans une occurrence non cherchée que Jésus-Christ est conduit à donner cet enseignement. C'est à l'occasion d'une femme lui demandant s'il faut adorer Dieu à Jérusalem ou à Garizim que Jésus enseigne le culte en esprit et en vérité.

On le comprend, notre but n'est pas dans ce moment de réunir et de coordonner toutes les paroles de Jésus sur les deux grandes bases de la morale chrétienne, l'amour et la spiritualité ; mais uniquement de faire sentir que Jésus-Christ n'a emprunté ces principes à personne, et qu'il les a énoncés dans des occasions fournies par d'autres que par lui.

On pourrait en dire autant de tous ses enseignements de détail. On fait sonner bien haut quelques mots de philosophes stoïciens qui, après avoir vu le royaume d'Alexandre s'étendre en Asie et l'empire romain couvrir le monde, ont été conduits à soupçonner que le Créateur pourrait bien n'avoir pas voulu la classification des peuples en citoyens et en barbares, et que peut-être l'esclavage n'était pas dans ses plans.

On admire ces génies pour en être presque venus à reconnaître l'unité du genre humain. Mais ces découvertes tant vantées découlent sans efforts des paroles déjà citées de Jésus-Christ : « Vous êtes tous frères !... Il en viendra d'Orient et d'Occident... » « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; » et plusieurs de ses paraboles n'ont pas d'autre but que d'humilier les Juifs pour proclamer l'appel de toutes les nations<sup>1</sup>. En tout cela Jésus-Christ avait-il pour but d'enseigner l'égalité des hommes devant Dieu et la fraternité des peuples ? Non, il voulait seulement mater l'orgueil national des Juifs. Il avait en vue non la terre, mais le ciel, non le citoyen, mais l'élu, non le corps, mais l'âme ; et cependant la fraternité des peuples comme l'égalité devant Dieu n'en sortent pas moins de ces enseignements ; elles en découlent comme des corollaires. Ce sont pour Jésus-Christ des vérités secondaires ; car quelque importance que les philosophes veuillent leur don-

<sup>1</sup> Luc. XIV, 7 ; Luc XIII, 6 ; Matth. XXI, 28 ; Matth. XXII, 1 ; Luc XV, 11 ; Luc X, 30 ; Matth. XX, 1 ; Matth. XXI, 33.

ner, il restera toujours vrai que ce qui se rapporte au temps est secondaire comparé à l'éternité.

Si de l'égalité entre les hommes vous passez à celle entre les sexes, vous sentirez encore la supériorité de la morale de Jésus sur celle des sages de son temps, ou plutôt vous sentirez qu'il n'y a entre les deux aucune ressemblance. M. Denis nous avoue qu'il n'a trouvé l'indissolubilité du lien conjugal « exprimée dans aucun philosophe. » (II, 102.) Or, nous l'avons vu, Jésus-Christ, non-seulement l'indique en condamnant le divorce pour toute autre cause que l'adultère, mais encore il repousse la polygamie en rappelant que Dieu créa un seul homme et une seule femme, et enfin il marque l'égalité des deux sexes en effaçant dans le monde à venir la distinction d'hommes et de femmes pour ne voir en tous que des anges. On ne saurait enseigner plus de choses en moins de mots, ni donner des principes plus féconds avec plus de simplicité. Rien là pour humilier les faibles ; rien pour réveiller les sens. Au contraire, tout semble dit pour faire oublier la chair et purifier l'âme.

Si vous voulez mesurer la supériorité immense des principes moraux de Jésus-Christ sur ceux des philosophes de l'antiquité, arrêtez vos pensées sur le but qu'on se propose de part et d'autre. Dans l'antiquité, le grand objet du sage est de former des citoyens ; il met l'homme au service de l'État. La patrie est tout ; le citoyen, en dehors de son utilité pour la cité, n'est rien. Aussi, tout est-il mis à contribution pour maintenir la nation forte et inattaquable : éducation, lois, religion, ne sont que des moyens. Le ciel et l'âme sont transformés en ressorts pour faire mouvoir la terre et le corps. Si jamais il y eut, non pas union, mais dépendance entre la religion et l'État, c'est bien dans l'antiquité grecque et romaine. Exploiter les croyances religieuses pour favoriser les intérêts de la république était la sagesse suprême. De Platon à Cicéron les philosophes consentent à mentir pour imposer au vulgaire une foi dont ils se moquent eux-mêmes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous l'avons déjà vu pour le premier ; en voici la preuve pour le second : « ..... L'on voyait Cicéron, qui ne croyait plus aux dieux du passé, jouer avec une gravité feinte le rôle de grand prêtre ou d'augure..... Mensonge imposé par le respect de l'habitude et par la superstition. » (Denis, II, 42.)

C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre avec certitude. Pour terminer sur ce sujet nous poserons donc cette question : La philosophie de l'antiquité a-t-elle amélioré les peuples ? Ses préceptes ont-ils été suivis ? Il n'y a que la confusion du bien dire et du bien faire qui puisse produire quelque illusion à cet égard.

Aussi les admirateurs du stoïcisme s'efforcent-ils de mettre la connaissance et la pratique sur la même ligne comme si la première conduisait nécessairement à la seconde. « J'éprouve quelque honte, dit M. Denis, à démontrer si longuement que l'homme était homme avant la venue du Christ et qu'il n'y eut pas dans le cœur un seul sentiment naturel et profond, dans l'imagination une seule pensée délicate que les anciens n'aient clairement connue et vivement exprimée » (II, 126), connue et exprimée, oui, mais pratiquée et vécue, non. Et cependant nous allons voir cette exaltation de la théorie au niveau de la conduite se reproduire chez notre auteur, à propos de chaque vérité morale.

Et d'abord au sujet de l'égalité humaine, après

avoir cité divers passages d'anciens philosophes condamnant l'esclavage, M. Denis ajoute : « En-  
» core un pas et la transformation sociale de l'an-  
» cien monde était complète... Mais ce pas, per-  
» sonne n'eut le courage ni même la pensée de le  
» faire. Les empereurs qui pouvaient tout et les  
» jurisconsultes qui se donnaient pour les vrais  
» prêtres de la justice ne songèrent jamais à por-  
» ter une main hardie sur l'inique et funeste ins-  
» titution de l'esclavage. » (II, 78.) Sans doute,  
il n'y avait qu'un pas à faire ; mais le pas sépa-  
rant la théorie, de la vie était un abîme !

Pour montrer que les principes d'égalité avaient pénétré dans le peuple, voici l'étrange preuve qu'on est réduit à nous donner. Un riche citoyen y est assassiné par un de ses esclaves et la loi condamne à mort, non-seulement le coupable, mais tous les esclaves habitant sous le même toit. Les malheureux étaient au nombre de six cents. Ils furent tous exécutés ! A cette occasion la populace se mutina et l'on nous présente sa mutinerie comme un indice qu'elle conservait tous les bons instincts de l'homme. Certes, nous comprendrions unéré-

volte pour une cause moins grave, mais nous avouons que la preuve des bons instincts nous eût semblé plus forte si les juges avaient absous les six cents innocents, dût cet acquittement les priver de la leçon qu'ils voulaient donner au peuple. Que prouve ce soulèvement de la populace, sinon qu'elle prenait parti pour des hommes plus rapprochés d'elle qu'elle ne l'était des sénateurs? Notre auteur sent si bien que tous ces beaux sentiments ne se transforment pas en fait, qu'il en est réduit à tenir grand compte des bonnes intentions et à nous dire : « Lorsqu'on veut trouver la conscience d'un peuple, ce n'est pas toujours dans ses mœurs actuelles qu'il faut la chercher, elle est souvent tout entière dans ses vœux et dans ses regrets. » (II, 130.)

Quant à ces mœurs du peuple romain éduqué par le stoïcisme, en voici quelques traits pris dans le même écrivain... « Des maris débauchés, des femmes acariâtres, des pères complaisants jusqu'à la mollesse, luttant de corruption avec leurs fils; des enfants irrespectueux et voleurs, des esclaves fripons, des courtisanes impudiques,

» des marchands d'esclaves, des prostituteurs et  
» des prostitueuses... Des folles dépenses pour  
» des cuisiniers ou pour des mignons, un Flam-  
» mius donnant à sa maîtresse dans un festin le  
» hideux spectacle de l'exécution d'un criminel,  
» des Verrès, des Catilina se vautrant dans les or-  
» dures de la débauche, tourmentant la nature  
» morte et la nature animée pour satisfaire leurs  
» fantaisies et capables de mêler le sang des gla-  
» diateurs au vin des festins, et le râle des mou-  
» rants aux cris de joie des convives. » (II, 41 et  
42.)

« La fréquence du divorce fit du mariage une prostitution légale ; l'adultère devint une mode et fut de bon ton ; on voulait avoir peu ou point d'enfants ; l'avortement fut fréquemment en usage et l'exposition ou même le meurtre faisait justice des enfants qui avaient l'importunité de naître. » (II, 401.)

Mais nous aurions honte de tout dire et nous nous arrêtons pour ne pas souiller l'imagination du lecteur.

Si la masse du peuple n'a pas été moralisée

par le stoïcisme, les hommes d'élite, les philosophes eux-mêmes sont-ils devenus pratiquement meilleurs par leurs théories? Pour ne pas nous poser en censeur de leur conduite, contentons-nous d'étudier leurs sentiments, toujours d'après notre auteur, et n'oublions pas que les traits que nous allons citer font précisément le sujet de ses éloges.

Cicéron recommande la clémence à l'homme public. Quel motif lui donne-t-il? « Rien, dit-il, ne mérite plus d'éloges, rien n'est plus digne d'un grand homme que la facilité à s'apaiser et la clémence. » (II, 27.) Il y a loin de là à Jésus-Christ, imposant le pardon des injures aux petits comme aux grands, non pour s'exalter à leurs propres yeux, mais parce que la vengeance appartient à Dieu.

Horace, à son tour, prêche dans ses satires la même vertu; mais, en y regardant de près, on voit que pour lui le pardon des injures, c'est l'acceptation du mal; c'est, dit-il, « la tolérance, » dont on veut soi-même profiter; ce n'est pas le pardon, c'est « l'indulgence. » Ne vaudrait-il

pas mieux faire comme les pères qui dissimulent les défauts physiques de leurs enfants? Je voudrais, dit le poète, qu'on se trompât ainsi sur l'amitié, et que le monde eût donné un beau nom à cette « erreur. » (II, 160.) C'est dans le même esprit que Thraséas dit : « Celui qui a trop de haine pour les vices est bien près de haïr les hommes. » (II, 171.) Remarquez que nos citations sont celles mêmes qui font le sujet des éloges de notre auteur, plein d'admiration pour les stoïciens!

Voici non plus un écrivain, mais un sage connu du monde entier; écoutez parler, ou plutôt voyez agir Caton. Il a été souffleté au bain. Le lendemain on lui fait des excuses. Que répond-il? « Je ne me rappelle pas d'avoir été insulté. » Est-ce l'amour ou l'orgueil qui dicte ces paroles? — Ah! combien je trouve plus nobles de la part de l'insulté et plus profitables pour l'insulteur celles de Jésus au sergent qui vient de le frapper à la figure : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? » (Jean XVIII, 23.) Cela est

digne, cela va à la conscience, et, enfin, cela est véritablement senti. En pourrait-on dire autant de la parole de Caton?

Enfin, pour nous faire reconnaître que la loi n'était pas loin de s'adoucir sous l'influence des nouveaux principes stoïciens, on nous cite la menace d'Auguste envers Védius Pollion, coupable d'avoir jeté des esclaves en pâture à des poissons voraces pour les engraisser. (II, 208.)— C'est se contenter à bon marché.

Une vertu que notre auteur s'étonne lui-même d'avoir à noter chez les stoïciens, c'est l'humilité. « Fais au moins, dit Marc-Aurèle, tout ce qui dépend de toi... Contente-toi de peu... Ne sais-tu pas combien voilà de choses que tu peux faire dès à présent sans avoir le droit de t'excuser sur ta faiblesse et sur ton insuffisance? Cependant, tu restes là dans une inaction volontaire. Est-ce donc faute de forces naturelles? » « L'humilité stoïcienne, ajoute notre auteur, est tout entière dans ce vif sentiment du contraste de ce que nous sommes avec ce que l'homme pourrait et devrait être. » (II, 245.)

Pour nous, nous ne saurions voir là de l'humilité. Selon Jésus-Christ, l'humilité consiste à se faire petit enfant, à sentir sa faiblesse et à se mettre au dernier rang, à estimer ses frères plus que soi-même. De cette double disposition sortent la demande à Dieu de nous fortifier et la paix avec les hommes avec qui nous ne luttons plus de prétention. Ainsi, nous devenons meilleurs sans nous en estimer davantage. Est-ce le sentiment de Marc-Aurèle ? Non. Il se reproche ses fautes ; mais un tel reproche peut avoir deux issues opposées : ou le coupable conclut à sa faiblesse et prie ; ou il s'indigne indéfiniment contre lui-même et garde la bonne opinion qu'il a de sa propre force. C'est le cas de Marc-Aurèle. Il n'en résulte ni son recours à Dieu, ni son estime pour les hommes, double résultat chrétien. Au reste, n'oublions pas que Marc-Aurèle, qui vécut 150 ans après Jésus-Christ, connut les chrétiens et leurs livres, et que même il eut l'occasion de les apprécier.

A l'humilité stoïcienne correspond naturellement la prière stoïcienne. Ce n'est pas une de-

mande faite à Dieu de donner à celui qui l'invoque la force morale qui lui manque ; loin de là : « c'est simplement une conversation fortifiante avec Dieu ; c'est un témoignage que l'âme se rend de sa vertu en remerciant celui qui nous l'a inspirée ; c'est un encouragement que se donne la vertu en demandant à Dieu des biens que, par sa faveur, elle puise en elle-même. » (II, 246.) Voilà ce que dit Maxime de Tyr, et voilà ce qu'approuve M. Denis. A la bonne heure, appelez cela une prière ; mais alors reconnaissez que cette exaltation de la force naturelle de l'homme n'a pas été un progrès vers la prière de Jésus-Christ, supposant que Dieu exauce les hommes tout aussi réellement qu'un père exauce ses enfants.

On le voit, une telle morale n'implique aucun lien entre le ciel et la terre, entre Dieu et les hommes. L'homme doit être vertueux en vue de ce monde ; si ses vertus ne sont pas sociales, elles sont égoïstes. Tout part de ce principe : la vertu fait le bonheur ici-bas. Soyez clément, car la vengeance engendre les haines qui ramènent

d'autres vengeances ; supprimez l'esclavage, car l'égalité humaine jointe au travail renouvellera la société ; exhortez vivement vos concitoyens à user de leurs forces morales que l'expérience vous démontre leur manquer ; parlez à Dieu, non pour qu'il vous entende, mais pour vous exciter vous-mêmes, et agissez comme si Dieu vous avait fortifiés.

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que ceux qui professaient de tels principes ne parlent qu'en passant et obscurément de l'immortalité de nos âmes (II, 253) ; mais il le sera sans doute d'entendre affirmer que Jésus-Christ soit venu prendre là l'étincelle du flambeau moral dont il réchauffa le monde. Disons-le, de tels principes nous paraissent avoir favorisé l'établissement du christianisme bien plus en manifestant l'impuissance des philosophes qu'en éclairant Jésus-Christ.

Au reste, notre auteur en convient : « Sous Platon, si vous considérez le progrès accompli au moins *théoriquement*, vous vous persuaderez que les dieux de la Fable ont fait place au vrai

Dieu, etc. ; » mais si vous prenez au contraire *les faits*, vous serez étonné de la disproportion entre l'idée et ses résultats. » (II, 432.) Nous comprenons que M. Denis, qui voit un lien nécessaire entre la connaissance du bien et la pratique de la vertu, éprouve cet étonnement ; mais pour nous, qui voyons entre les deux une distance infranchissable sans s'appuyer sur Dieu, ce fait nous paraît tout simple.

Du siècle de Platon, venez à celui d'Apollonius ; franchissez précisément le temps pendant lequel cette philosophie est venue à sa perfection, et vous verrez qu'elle a laissé l'humanité à son point de départ quant à la vie morale : « Il » n'y a de progrès, continue notre auteur, que » dans l'Orient soumis par l'épée d'Alexandre ; » encore faut-il se borner à considérer le côté » extérieur et matériel de la civilisation... Mais » quelles idées fécondes et vivantes trouve-t-on » dans la littérature tout artificielle des Apol- » lonius et des Callimaque ? Qu'importe que » l'astronomie, les mathématiques, la géogra- » phie, l'anatomie, soient cultivées avec suc-

» cès.... La science de l'âme et de la vie fait-elle  
» un pas ? » (II, 433.)

Mais on ne dénie le progrès à la Grèce et à l'Orient que pour l'accorder à Rome. Voyons donc en quoi il consistait. On le place en ceci, que Rome, s'étant assimilé tous les peuples, avait ainsi préparé leur union par le commerce, l'échange des idées et l'acceptation des principes d'égalité que cette grande fusion disposait enfin les hommes à réaliser. Tout cela, dit-on, c'était le stoïcisme pratiqué. Soit, nous l'acceptons; mais nous le répétons : de cette unité toute matérielle comment est sortie l'étincelle morale? L'intervention providentielle était-elle-moins nécessaire? Des peuples sont-ils plus moraux parce qu'ils ont plus de rapports littéraires, commerciaux et politiques? C'est ce qu'on nous dit, et c'est ce que nous ne croyons pas. « Il ne » manquait à ce grand corps qu'un seul lien, » ajoute notre auteur, le plus puissant de tous, » une religion qui résumât tous les principes » d'humanité et de justice épars dans la société » romaine, et qui devînt l'âme de l'empire...

» C'est alors que le christianisme commença  
» ses conquêtes... » (II, 439.) C'est-à-dire que,  
pour être venu à l'heure où le monde était mûr  
pour comprendre sa morale, le christianisme  
réussit à faire accepter son histoire et ses dog-  
mes. Sa tradition n'était pas plus vraie que la  
tradition païenne; mais on l'a reçue, parce  
qu'elle était associée à une morale pure, uni-  
verselle, et alors, remarquez le prodige! alors  
cette morale fut pratiquée. Aussi longtemps que  
la vérité pure fut présentée au nom de la philo-  
sophie, elle resta impuissante pour sanctifier le  
monde; mais dès que la vérité morale se mit à  
la remorque du mensonge religieux, sa cause  
fut gagnée. Nous en appelons aux consciences  
droites, aux esprits non prévenus : de telles as-  
sertions ne révoltent-elles pas?

Aussi notre auteur, poussé par la force des  
choses, n'osant ni dire toute sa pensée, ni  
contredire la pensée chrétienne, se contente  
de conclure comme suit : « A quelque point  
de vue qu'on se place, au point de vue tout  
théologique de Bossuet, ou bien à celui des

historiens purement rationalistes, on ne saurait voir là une coïncidence toute fortuite. » (1, 440.) Et M. Denis continue en observant que « dès que la foi nouvelle eut mis le pied hors de Judée, elle ne pouvait manquer d'être saisie de l'esprit d'universalité qui était partout... » Comme si cet esprit ne lui appartenait pas en propre ! comme si Paul, Pierre, Christ, ne l'avaient pas proclamé et sur le chemin de Damas, et sur la terrasse de Joppe, et sur les frontières de Tyr et de Sidon ! Mais notre auteur avait besoin de souder l'Évangile par un bout au stoïcisme, et il a pris celui de l'universalité... comme si cette idée vague était capable de faire accepter aux masses une histoire toute faite du Christ, une morale d'abnégation et le martyre en perspective !

Au reste, ce n'est pas tant à l'hypothèse que Jésus a puisé dans les philosophes que s'arrêtent les adversaires de l'Évangile ; c'est bien plutôt à ce fait, qu'à l'arrivée de Jésus-Christ sur la terre, tout était favorablement disposé pour le recevoir : les conquêtes d'Alexandre, fusionnant les divers peuples ; l'absorption de ce vaste

royaume dans l'empire romain plus vaste encore, facilitant les relations de tous genres, la diffusion des idées, l'assimilation des citoyens et des barbares, l'esclavage combattu par les philosophes, l'excès du mal engendrant l'émancipation des affranchis, l'incrédulité toujours plus générale et plus profonde pour les mille superstitions du polythéisme, l'épouvantable corruption des mœurs qui faisait soupirer les âmes après un relèvement moral, toutes ces causes expliquent aux yeux des incrédules modernes le facile accès du Christianisme dans les cœurs. Soit. Mais qu'on nous permette de demander pourquoi ces mêmes causes n'ont pas favorisé également l'acceptation de la philosophie de Platon ou de Sénèque, pourquoi le stoïcisme si parfait est-il resté inefficace pour moraliser les peuples; pourquoi, selon l'aveu de M. Denis, « n'a-t-il rien régénéré, rien » changé dans la société grecque ou dans le » monde. » Notre auteur nous en donne une étrange raison : « Pour que des idées, dit-il, » aient un contre-coup immédiat sur les institutions et changeant la face d'un pays, il faut

un pouvoir fort qui les adopte..... » (I, 278.)

Ainsi un pouvoir fort, voilà ce qui peut faire admettre à tout un peuple une philosophie et par elle régénérer les mœurs. Si la conscience du lecteur ne se soulevait pas d'elle-même contre cette affirmation, il nous suffirait de citer à notre auteur ses propres paroles : « De la *liberté* est née la philosophie ; » nous ne comprenons donc pas comment du *pouvoir* pourrait naître l'application de cette philosophie.

« Ou une révolution, nous dit-on, qui remue au nom de ces idées jusqu'aux derniers fondements de la société (*ibid*). » Mais pour qu'une révolution profonde s'opère par des idées, il faut que ces idées soient dans la nation ; il faut que le peuple les affectionne ; or, il s'agit ici, non d'idées politiques, sociales, rendant ses droits à la foule et retirant ses privilèges à la minorité ; il s'agit d'idées morales qui imposent à tous le devoir de vaincre des passions ; et nous ne sachions pas que le peuple ni les grands se soient jamais enflammés d'un beau zèle pour une telle réforme ; ou quand un peuple s'est épris d'une idée morale, ce n'est

pas par une révolution qu'il l'a fait prévaloir. En morale, chacun se révolutionne lui-même; personne ne s'impose aux autres.

Mais, M. Denis fait une troisième supposition et nous croirions volontiers que c'était pour y venir que les deux premières ont été posées, comme si l'on voulait faire comprendre que le dernier moyen n'était pas seul efficace, et par conséquent, pas plus nécessaire, pas plus divin que les deux autres.

« Il ne resterait qu'un troisième moyen, ajoute M. Denis, c'est que ces idées excitassent un tel enthousiasme qu'elles parussent à des esprits exaltés comme des illuminations directes de Dieu et qu'elles convertissent les philosophes et les discuteurs en apôtres. Mais supposer une religion qui sorte subitement d'une philosophie sans traditions auxquelles elle se rattache, c'est supposer ce qu'on n'a pas encore vu dans le monde. » (II, *Ibid.*) (1, 378.)

Ainsi, pour faire admettre des idées morales et par elles épurer les mœurs d'un peuple, il faut qu'elles émanent d'une tradition religieuse. Mais

si une tradition suffit, pourquoi les philosophes de l'antiquité n'ont-ils donc pas rattaché leurs idées à une des nombreuses traditions du polythéisme? Je me trompe, ils l'ont tenté; les plus purs d'entre eux, par exemple Cicéron, ont voulu retenir le paganisme en même temps que prêcher la philosophie; pourquoi n'ont-ils pas pu souder l'un à l'autre?

Mais de ce que les philosophes ne l'ont pas fait, il ne s'ensuit pas, nous dira-t-on, que cela fût impossible, et qu'une tradition religieuse mise à la base du stoïcisme ne l'eût pas fait accepter comme morale populaire. Soit, mais permettez-nous une question : cette tradition religieuse qui a manqué aux philosophes pour fonder leur morale devait-elle être une vérité ou un mensonge? Il nous semble que la manière vague dont vous parlez de ces traditions est un indice qu'à vos yeux mensonge ou vérité importent assez peu dans ce sujet : des traditions, voilà ce que vous demandez... Non pour vous le philosophe, mais pour les masses... Eh bien ! c'est contre cette pensée que se révolte tout notre être ; nous avons con-

fiance à la vérité et seulement à la vérité, surtout quand il s'agit de fonder la chose par excellence, les mœurs d'une nation. Nous convenons avec vous que jamais le monde n'a vu une philosophie s'établir dans les mœurs sans le secours d'une croyance religieuse, mais nous faisons un pas de plus et nous disons : Pour appliquer cette philosophie *vraie*, il a fallu une tradition religieuse *vraie*; voilà pourquoi nous pensons que la morale chrétienne, efficace par excellence et la seule efficace, doit son succès dans le monde à la vérité et à la vérité exclusive de la tradition chrétienne. Toutes les philosophies de l'antiquité ont laissé le monde ce qu'il était. La morale chrétienne, si l'on pouvait l'isoler de la tradition chrétienne, laisserait le monde ce qu'il est. Les faits l'ont prouvé; toutes les fois qu'on a voulu la séparer du dogme elle a été impuissante. Ce qu'il y avait de bon dans le stoïcisme n'a donc pas échoué dans la masse parce qu'une tradition *quelconque* manquait à sa base, mais parce qu'à sa base manquait une tradition *vraie*, divine; et voilà pourquoi le christianisme a obtenu les succès refusés à toute autre

religion comme à toute philosophie. En un mot, ce qu'il fallait pour moraliser le monde, c'était la vérité. Cette pensée se présente à la conscience comme un axiome. Bien malheureux quiconque ne le sent pas.

Aussi le temps est-il venu de démontrer clairement cette vérité : stoïcisme, platonisme, philosophie, de tous temps et de toutes nations, tout a disparu pour ne laisser survivre que cet Évangile, qui, lui seul, a fait ce que tous les autres moyens réunis n'ont pu faire.

Et toutefois, nous ne voulons rien conclure ici en faveur des prétentions du christianisme, nous restons dans les limites de notre sujet et nous concluons simplement de tout ce qui précède que Jésus-Christ n'a pas plus emprunté sa morale aux païens qu'aux Juifs, pas plus à Platon qu'à Philon, pas plus aux stoïciens qu'aux esséniens. La morale par lui proclamée lui appartient en propre ; étudier ses préceptes, ce sera donc apprendre encore à le connaître lui-même. Nous allons l'essayer.

Les préceptes moraux de Jésus-Christ peuvent

se diviser en deux classes : ceux qui lui sont communs avec la conscience de l'humanité : la justice, la chasteté, la bienveillance même, et ceux qui lui sont particuliers. C'est sur cette seconde classe, la seule qui caractérise Jésus-Christ moraliste, que notre étude doit porter.

Trois traits saillants distinguent la morale de Jésus-Christ :

1° Le mobile ;

2° L'humilité ;

3° Le dévouement.

Reprenons successivement ces trois points.

*Le mobile.* Ni les philosophes, ni les législateurs de l'antiquité ne se sont beaucoup inquiétés des mobiles qui devaient diriger la conduite de leurs adeptes et de leurs concitoyens. Les résultats à obtenir : l'ordre dans la société, la prospérité dans l'État, voilà ce qui les a surtout préoccupés. Pour y atteindre ils ont fait valoir des motifs, mis en jeu des intérêts, promis des joies ; en un mot, ils ont fait mouvoir les ressorts les plus puissants sans s'inquiéter s'ils étaient selon la vérité. C'est ainsi que l'amour de la gloire, si naturel et si corrupteur,

a été exploité sans scrupule et avec succès. Il a produit des guerriers, des savants, des bienfaiteurs ; mais des guerriers superbes, des savants orgueilleux, de vaniteux bienfaiteurs. On a fécondé la vie et gâté le cœur. A ce triste résultat obtenu chez les triomphateurs ajoutez le résultat non moins triste chez le vaincu : le dédain déversé sur les faibles, les simples, les pauvres, immense majorité du genre humain.

Ces philosophes, ces législateurs n'ont pas été plus sévères envers eux-mêmes qu'envers les peuples qu'ils dirigeaient. On le comprend, des instituteurs qui visent plus à produire des actes profitables à la société que des sentiments purs chez leurs disciples ne sauraient être très-scrupuleux dans le choix de leurs propres mobiles. L'habileté leur tiendra lieu de droiture. La raison d'État, le bonheur de l'humanité, la paix du monde, tels sont les grands mots qui couvriront leurs intérêts. Ce serait une étude curieuse que celle des moralistes à ce point de vue. Si l'on voulait chercher dans leurs livres la page qui laisse deviner leur pensée intime ; si l'on prenait soin de la dépouil-

ler de cette enveloppe nuageuse qui ne doit être percée que par les habiles, on ferait un recueil piquant des principes secrets de leur triste moralité.

En Jésus-Christ rien, absolument rien de semblable. Et d'abord, quant au mobile qu'il exige des autres il doit toujours être pur et fondé sur la vérité. Selon l'expression d'un apôtre, donner sa fortune, sa vie même, ce n'est rien si le sacrifice n'est pas inspiré par l'amour, comme d'autre part un verre d'eau n'est pas dédaigné dès qu'il est offert par le dévouement.

Jésus va toujours fouiller au fond de l'âme, soit pour en extirper le mal, soit pour y mettre le bien. Les actes pour lui ne sont que des critères pour juger des intentions. Le crime est commis dès qu'il est désiré ; l'adultère est déjà dans le regard. L'offrande portée à l'autel doit rester en chemin jusqu'à ce que le donateur se-soit réconcilié avec son adversaire ; prier n'est rien, c'est un péché même, si la prière à Dieu est faite pour être entendue des hommes. Il faut qu'il y ait accord entre l'acte visible et le motif intérieur. La vie doit

être fondée sur la sincérité. C'est au cœur que Jésus regarde ; comparant ce cœur moral à l'œil du corps, il dit : « Si ton œil est pur, tout ton corps sera bien éclairé. » (Matt. vi, 22.) Pour le chrétien la conduite est la traduction fidèle de sa pensée. Point d'artifice de langage, point d'exagération ; pour accréditer notre parole, pas de serment, mais un simple oui, un simple non ; ce qui est dit de plus vient du malin.

Et ce mobile vrai, pur, avouable quel sera-t-il selon Jésus-Christ ?

Sera-t-il unique ou multiple ? Variera-t-il selon les circonstances, les âges, etc. ? Non. Le mobile de la vie entière doit être pris à une telle hauteur qu'il embrasse toutes les phases de notre existence, toutes les classes de la société, toutes les actions de notre conduite ; ce ne sera rien moins que la volonté de Dieu. « Ma nourriture, dit Jésus, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jean iv, 34.) « Mon frère et ma sœur, ajoute-t-il, sont ceux qui font la volonté de Dieu » (Marc iii, 35), comme les hommes qui entreront dans le royaume céleste sont, non pas « tous ceux

qui crient Seigneur, Seigneur, mais ceux-là seuls qui font la volonté de mon Père. » (Matt. vii, 21.)

Pour le moment il ne s'agit pas de savoir quelle est cette volonté, ou s'il est possible de la connaître; il s'agit de juger si cette volonté, supposée connue, ne serait pas, en effet, le mobile *légitime* et le seul légitime de toutes nos actions. Ce point nous paraît incontestable. Dès lors remarquez quelle simplicité et quelle hauteur dans cette doctrine morale! Avec elle plus d'hésitation possible, plus de distinction subtile ou embarrassante: nous n'avons qu'un seul Maître. Notre cœur ne sera plus partagé; nous n'aurons pas à choisir entre les devoirs du citoyen, du père de famille, etc.; tous seront subordonnés à un seul principe: la volonté de notre Créateur. Ce dernier mot légitime la règle posée par Jésus-Christ.

Pour sentir l'excellence de ce mobile, supprimez-le; mettez à sa place le patriotisme antique, la gloire moderne, l'intérêt bien entendu, la poursuite du bonheur, et vous verrez que chacun de

ces ressorts faiblit, se brise devant telle ou telle nécessité : le patriotisme rend injuste envers l'humanité, la gloire se contente de l'apparence, l'intérêt bien entendu varie selon les appréciations, le bonheur change d'aspect à tous les âges. Mais la volonté de Dieu se légitime devant la conscience comme supérieure à tout. Elle passe avant la patrie, la famille, l'individu ; ou plutôt elle domine et règle les devoirs de l'homme dans toutes les positions. Supposez-la connue, la volonté de Dieu s'impose comme l'unique et légitime mobile de toute vie morale. De son mobile passons à cette vie elle-même.

*L'humilité.* Tel est le premier précepte spécial au christianisme. On conviendra d'abord que, quelle qu'en soit la valeur, il appartient incontestablement à Jésus-Christ. Non-seulement l'humilité répugne à notre nature, mais encore l'expérience des siècles passés montre que les hommes laissés à eux-mêmes n'y ont jamais songé. Loin de là. La vertu à leurs yeux est dans la disposition contraire, et le mot de vertu lui-même (force) si généralement admis nous révèle que l'homme

croit naturellement à sa propre valeur ; du moins à son énergie. Les mots de virilité, de dignité personnelle, de force d'âme, de courage, de mérite, de gloire sonnent agréablement à notre oreille. Aussi les anciens avaient-ils fondé toutes les vertus sur l'orgueil du citoyen. Le faible, le pauvre, l'esclave, la femme étaient méprisés. Les forces physique et intellectuelle constituaient la valeur morale. Le soldat était tout ; vaincre était le premier mérite, et les notions d'énergie, de résistance, de victoire passèrent même dans le monde moral. Le sage était celui qui bravait la souffrance, luttait contre l'adversité, défiait le sort. Il ne se soumettait pas, il résistait ; se montrer impassible était le comble de la sagesse, et si l'on ne pouvait supporter la vie, le suicide était encore une voie glorieuse pour la quitter. Qu'on y restât ou qu'on en sortît, qu'on suivît la carrière du guerrier, du magistrat, du philosophe, l'amour de la gloire, disons le vrai mot, l'orgueil affrontant et les hommes et les dieux était tenu pour la plus noble des vertus.

Jésus - Christ arrive et nous recommande ,

comme la source de toute force morale, une humble opinion de nous-mêmes, un sentiment profond de notre indignité. Le héros de Jésus-Christ c'est l'homme qui se frappant la poitrine s'écrie : « O Dieu ! aie pitié de moi, pécheur ! » « Heureux, dit-il, les pauvres en esprit (Matt. v, 3), » ceux qui se jugent pauvres en mérite ; ceux qui se placent au dernier rang. Aussi, nul n'entrera-t-il dans le royaume des cieux s'il ne devient humble comme un petit enfant. (Matt. xviii, 4.) Il serait superflu de multiplier ces citations ; elles sont aussi connues que nombreuses ; nous pouvons affirmer sans crainte d'être démenti, même par le lecteur le moins familier avec les Évangiles, que l'humilité chrétienne est à la base de la morale chrétienne.

Et maintenant de l'orgueil païen ou de l'humilité chrétienne quelle est la disposition d'esprit la mieux légitimée chez l'homme ? Nous ne demandons pas même laquelle est la plus propre à porter au bien, mais laquelle sera la plus douce compagne de la vie, la plus féconde en joies dans la famille, la meilleure conseillère dans les relations

sociales, la plus capable de soutenir la prospérité des États? Qui de l'orgueil ou de l'humilité rendra l'homme véridique, serviable, heureux? N'insistons pas; que le lecteur prononce, et poursuivons.

*Le dévouement.* Le mot de charité serait le mot propre; mais l'usage en a tellement faussé le sens que nous avons mieux aimé l'écartier. Celui d'amour eût encore bien rendu notre pensée. Mais, comme il a été également profané, nous n'osons l'employer. Sans trop nous attacher au mot, saisissons le sens. Aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même a été posé par Jésus-Christ comme le résumé de toute la loi. Le prochain, ce n'est pas le parent, le compatriote, le coreligionnaire. « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, a dit le Maître, que faites-vous d'extraordinaire? Les gens de mauvaise vie eux-mêmes n'en font-ils pas autant? » Le prochain, c'est aussi le Samaritain, l'inconnu, l'étranger, l'hérétique; le prochain, c'est même l'adversaire, c'est votre ennemi; « vous devez aimer ceux qui vous haïssent, faire du bien à ceux qui vous per-

sécutent ; s'ils vous frappent sur la joue droite leur tendre la gauche. » Aimer et pardonner, telle est en substance la morale de Jésus-Christ.

Combien nous voilà loin des préceptes de l'antiquité, où la vengeance était un droit, sinon un devoir, et où le dévouement ne dépassait pas la frontière. Mourir pour sa patrie était alors le beau idéal, et comme cette patrie n'était que le moi uni à ses concitoyens, ce n'était encore que de l'égoïsme ennobli. La pensée de se dévouer à un barbare, à un esclave eût passé pour une folie ou une dégradation ; ami dévoué de ses semblables jusqu'au fleuve, jusqu'à la montagne ; au delà, ennemi à mort. Perpétuez ces sentiments, et vous aurez la guerre éternelle sur la terre. Ouvrez les cœurs à l'amour chrétien embrassant et dépassant le monde, et vous aurez la paix de l'univers.

Prendrons-nous la peine de montrer la supériorité du dévouement sans limite de Jésus-Christ sur le patriotisme étroit de l'antiquité ? Ce serait vouloir triompher à bon marché.

Voilà donc les caractères distinctifs de la mo-

rale de Jésus : un mobile pur, la volonté de Dieu inspirant toute la vie ; une humilité de cœur enseignant à chacun « à être satisfait de l'état où il se trouve et à estimer les autres ; » enfin un dévouement pour ses semblables, tel que travailler à leur bien devient la passion dominante du chrétien. Certes, une telle morale recommande à notre respect celui qui en a doté le monde.

Toutefois, nous l'avouons, ce serait peu d'avoir uniquement révélé aux hommes des principes moraux. Connaître le bien, ce n'est pas le faire. Les sages de tous les temps l'ont été beaucoup plus en théorie qu'en pratique. Ils ont admirablement dit ce qu'ils n'ont pas fait. En a-t-il été de même de Jésus-Christ? C'est ce qui nous reste à examiner.

Ici, nous ne craignons pas de l'affirmer, un abîme sépare Jésus-Christ de tous les philosophes. Tandis qu'aux applaudissements d'une école ou dans le silence du cabinet, ceux-ci discutent ou écrivent, lui, sur la place publique, démontre ses principes par l'action. Pour Jésus-Christ la morale n'est pas une règle, c'est une vie ; on peut

l'étudier aussi bien dans ses actes que dans ses discours ; on sent qu'il n'est pas venu pour parler, mais pour agir ; ses préceptes naissent des événements ; eux-mêmes sont des événements. C'est dans le moule des circonstances que se forment ses doctrines ; actes et paroles coulent comme un flot unique et expriment également son être. La distinction entre précepte et conduite n'existe pas pour Jésus-Christ. Ce sont les hommes qui l'ont créée, et en montrant l'harmonie de sa morale et de sa conduite, nous ne faisons que rendre au tout sa forme primitive. Nous allons en juger en reprenant les trois points signalés.

Et d'abord découvre-t-on en Jésus-Christ comme chez tous les philosophes des motifs politiques cachés sous des formes religieuses ? Aperçoit-on une arrière-pensée ? S'appuie-t-il sur le ciel pour soulever la terre ? Son but réel est-il la société dans le temps alors même qu'il parle des élus dans l'éternité ? En un mot, Jésus-Christ met-il la religion au service de ce monde et donne-t-il jamais comme bonne pour autrui une raison qu'il n'accepte pas pour lui ? Rien de semblable ! Pas l'om-

bre de dissimulation, pas d'arrière-pensée, pas de distinction entre le motif réel et le motif apparent, pas d'enflure. Un respect absolu pour la vérité. Nous ne pouvons mieux constater l'absence de tout motif humain qu'en mettant au défi le plus perspicace des critiques d'en montrer une trace dans toute la vie de Jésus-Christ. Il est difficile de l'établir autrement. Comment prouver qu'une chose n'est pas? On peut montrer ce qui existe, non ce qui n'existe pas. C'est à ceux qui prétendraient que Jésus a fait jouer des ressorts politiques à nous les découvrir. N'importe; essayons de le faire nous-mêmes.

Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, Jésus a refusé de s'immiscer dans les affaires de ce monde. Un homme vient lui demander d'engager son frère à régler avec lui un partage de famille; que répond Jésus? « Homme, qui m'a établi sur vous pour être votre juge et pour faire vos partages? » (Luc XII, 14.) Une autre fois les héréditaires lui demandent s'il faut payer le tribut à César. Jésus profitera-t-il de la circonstance pour se recommander à la populace, fera-t-il du patrio-

tisme en niant les droits de l'étranger? Exploitera-t-il le ciel au profit de la terre? Non, il établit une distinction profonde entre les deux; rien de commun entre les rois de ce monde et le Roi de l'univers: « Rendez à César, dit-il, ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Dans une autre circonstance, la foule émerveillée veut le faire roi, et Jésus s'enfuit! A Gethsémané, Pierre veut le défendre par la force; le Maître s'y oppose, et dit: « Quiconque tirera l'épée (en religion) périra par l'épée. » Enfin devant Pilate qui lui demande s'il est roi, il répond: « Mon royaume n'est pas de ce monde; s'il était de ce monde mes gens eussent combattu pour moi. » Ce dernier mot nous révèle que Jésus n'ignorait pas les moyens humains d'obtenir les succès; mais en même temps cette réponse nous montre qu'il avait pour eux un profond dédain.

Voilà donc d'abord tous les mobiles terrestres écartés; voyons si Jésus en recommandera d'une autre nature sans les accepter pour lui-même; en d'autres termes, voyons si Jésus a manqué de sincérité.

Si jamais un homme est exposé à trahir la vérité, c'est quand il y va de sa vie. Jésus s'est trouvé dans cette position. Après avoir vainement cherché des témoins suffisants contre lui, ses juges ont recours à ses propres aveux pour en faire la base de leurs accusations. — « Es-tu le fils de Dieu ? » lui dit le grand prêtre. Que Jésus prenne à cette heure le nom qu'il se donne d'habitude, qu'il se dise le Fils de l'homme, c'en est assez : le prétexte manque à sa condamnation. Jésus se rétracte-t-il donc ? — « Tu l'as dit, » répond-il ; et comme pour fortifier sa déposition contre lui-même, il ajoute. « Vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, venant sur les nuées du ciel. » Devant cet aveu sincère sa sentence de mort est prononcée.

Prenez une circonstance moins solennelle, un cas où l'exemple même de ses adversaires semble l'autoriser à mentir, et vous le verrez encore respecter la vérité. Les pharisiens, pour le compromettre, s'informent par quelle autorité il agit. Jésus, voyant le piège, répond : d'où venait le baptême de Jean ? des hommes ou du ciel ? Les

pharisiens restent muets ; s'ils disent du ciel, Jésus leur répliquera : pourquoi donc ne l'avez-vous pas reçu ? S'ils disent, des hommes, le peuple qui a cru à Jean se tournera contre eux. Dans les deux cas ils se seront enferrés. Aussi, au lieu de donner leur opinion, ils usent de mensonge et disent : Nous ne savons pas.

Le tour de répondre est venu pour Jésus ; les pharisiens attendent qu'il allègue enfin par quelle autorité il agit. Il pourrait aussi ruser pour échapper à leur piège ; ses adversaires viennent de lui en donner l'exemple. Le fera-t-il ? non. Mais avec une complète droiture et leur montrant bien qu'il prend leur réplique pour un refus, il ajoute : « Je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. » Il atteint le même but : ne pas répondre ; mais tandis que les pharisiens mentent, Jésus respecte la vérité et leur fait sentir leur imposture.

Le mobile de sa morale, avons-nous dit, est unique, c'est la volonté de Dieu. Ce mobile a-t-il été celui de sa vie ? Il faut lire cette vie pour s'en convaincre. On voit que, selon sa propre déclara-

tion, une affaire unique l'occupe ; il va droit à son but sans hésitation, ne revenant jamais en arrière, ne modifiant jamais ses plans qui se réduisent à une ligne droite : instruire le peuple en marchant par Jérusalem à la rencontre de Golgotha ! La première parole que nous ayons de lui et qui remonte à son enfance est celle-ci : « Ne savez-vous pas qu'il me faut être occupé des affaires de mon Père ? » et son premier acte est de rester dans le temple entouré de docteurs pour accomplir cette volonté, comme sa dernière prière à Gethsémané en face de la mort est encore : « Père, que ta volonté soit faite et non pas la mienne. » Parcourez l'intervalle qui remplit ces deux extrêmes, et vous verrez Jésus constamment employé à poursuivre quelque bonne action. L'homme le plus dévoué a un temps pour le repos, pour le loisir ; Jésus n'en a que pour une sainte activité ; ses heures de sommeil sont encore affairées. A table il instruit comme dans la synagogue. La nuit il prie comme le jour. S'il s'arrête fatigué près d'un puits, il en profite encore pour instruire une femme. Ses disciples lui font-ils remarquer

la magnificence d'un édifice, il tourne leur esprit sur la ruine du peuple juif et le jugement dernier. S'occupe-t-il des malades, c'est pour en venir à leur parler de leur guérison spirituelle. L'engage-t-on à prendre les aliments placés devant lui, il répond : Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père. Marchant au supplice, il se retourne encore pour consoler ceux qui pleurent ; sur la croix, il travaille au salut de ses bourreaux en priant pour eux, à la consolation de sa mère et de son ami en les léguant l'un à l'autre. Cherchez dans sa vie une heure occupée d'autre chose que de la volonté de Dieu, vous ne la trouverez pas. A l'inverse de nous qui transformons en vanités nos affaires les plus sérieuses, Jésus transforme en œuvres saintes les occupations les plus vulgaires ; de l'or nous faisons de la paille ; de la paille il fait de l'or.

Jésus, guidé lui-même par le mobile qu'il veut inspirer à ses disciples, met-il en action les préceptes moraux qu'il leur recommande, vit-il dans l'humilité qu'il prêche ? Examinons sa conduite de près.

On peut suivre des préceptes de deux manières fort différentes : s'attacher à la lettre ou à l'esprit. Un homme peut être strict dans l'observation extérieure de la loi, et cependant nous laisser en doute sur sa sincérité ; tel autre peut user d'une certaine liberté, et toutefois nous persuader de sa piété. Nous sommes mal à l'aise avec le premier, heureux auprès du second. Sa manière d'accomplir la loi est telle que nous restons convaincus qu'elle ne vise pas à l'effet ; elle résulte d'un état d'âme habituel, c'est un fruit de l'amour de Dieu et non de la crainte des hommes. Tel est Jésus-Christ. Son humilité pratique est si réelle que vous touchez en quelque sorte sa sincérité. Point d'étalage de modestie ; point d'affiche sur la rue ; point de montre dans l'Église, mais une humilité simple, secrète, sans bruit. C'est ce que nous voudrions maintenant faire sentir par l'étude des faits.

Jusqu'ici, nous n'avons vu en Jésus-Christ qu'un simple homme sans autre mission que celle qu'il s'est donnée lui-même. Nous devons donc nous attendre à le voir prendre dans le monde

la position sociale la plus propre à le recommander. Non qu'il doive nécessairement pour cela viser à la fortune ou à la puissance, car il aurait pu souhaiter ces avantages et n'y pas atteindre ; mais au moins devra-t-il, comme tout réformateur intelligent, se concilier par ses égards la bienveillance des savants et des prêtres, par sa science l'admiration du peuple. A-t-il tenté rien de tout cela ? Il a fait le contraire. Il a laissé prêtres, docteurs, scribes et science. Il s'est posé en homme du peuple, il a mangé à la table du péager, il a vécu d'aumônes ; il a fréquenté non les grands, mais les petits ; non pour les séduire, mais pour les censurer ; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ; il a refusé l'appui du glaive et l'éclat de la couronne. Il dormait sous la voûte du firmament, il prenait son repas assis sur le bord de la route. Il avait pour ami dans un village un homme dont les sœurs servaient à table jusque chez le voisin. Il choisit ses disciples sur la voie publique, dans la profession de douanier méprisée alors comme aujourd'hui. Il prit le nom de Fils de l'homme ; il voulut avoir pour disci-

bles des hommes redevenus petits enfants par leur absence de toute prétention ; et lui, maître, dit à la foule ces paroles simples et touchantes : « Venez à moi, vous fatigués et chargés, car je » suis doux et humble de cœur, chargez mon » joug et vous trouverez le repos de vos âmes. » Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ; il ceint un linge et lave les pieds à ses serviteurs. Cet acte d'abaissement n'était-il qu'une vaine forme ? Accompli en public, on pourrait le soupçonner ; mais pratiqué uniquement devant ceux qu'il relève, il ne saurait grandir à leurs yeux celui qui s'agenouille pour l'accomplir. Il y a quelques années un roi de France essayait encore les pieds à douze pauvres vieillards ; mais, la cérémonie terminée, il reprenait sa couronne ! Voilà un simulacre : il nous fait sentir la réalité en celui qui, après avoir lavé les pieds de ses apôtres, ne monte pas sur le trône, mais sur la croix !

L'humilité de Jésus n'est donc pas celle du formaliste ou de l'hypocrite ; c'est l'humilité de l'être qui place la grandeur dans la sainteté, et qui ne se croit pas dégradé pour avoir été servi-

teur, pauvre, honni par amour pour l'humanité.

N'oublions pas notre point de départ : Jésus est un homme qui veut jouer un rôle dans le monde ; supposons qu'il ait revêtu cette humilité au risque d'être repoussé par ses contemporains, et dans l'espérance d'être relevé par la postérité. N'est-ce pas une attente bien étrange ? Quelle raison y a-t-il de croire pour quiconque connaît le cœur humain que la honte de la pauvreté, la bassesse de la profession, l'humiliation du serviteur seront un jour tenus pour les signes de la grandeur morale ? Jésus ne devait-il pas juger de l'avenir par le présent ? Lui, habile, ne savait-il pas que les hommes sont les mêmes dans tous les siècles ? Non, cette supposition comme toutes les autres tombe au premier examen, et pour l'esprit impartial reste cette conviction : Jésus a été sincèrement humble, il a pratiqué lui-même l'humilité qu'il avait recommandée à ses disciples. A-t-il été aussi conséquent avec son précepte de dévouement ? C'est le point qu'il nous reste à examiner.

On conviendra que Jésus, simple mortel, était

pendant un être intelligent. Le succès de son œuvre est là pour le prouver, et plus l'on insiste-rait pour ne voir en lui qu'un simple homme, plus nous serions en droit de dire : Les merveil-ieux résultats par lui prévus et réalisés par l'his-toire pendant des siècles démontrent que cet homme était un homme de génie. Mais quel était son but en établissant une religion sur la terre ? sa propre gloire ou le bonheur des hommes ? La première hypothèse serait contraire à ce que nous venons de reconnaître : sa sincère humilité. Travailler à sa propre gloire, sous prétexte d'honorer Dieu, serait orgueil et mensonge ; Jésus a dit en propres termes : « Je ne cherche pas ma gloire ; » accusez-le d'une humilité feinte, ou convenez qu'il avait une vue plus noble que sa réputation : le bonheur du genre humain.

Mais quel est le bonheur que Jésus voulait procurer aux hommes ? Celui du temps ou de l'éternité ? Puisque nous le supposons sans au-cune mission divine, nous ne pouvons non plus lui attribuer la prétention de disposer du ciel. Simple philosophe, il ne pouvait viser à plus par

sa morale qu'à rendre les hommes heureux ici-bas. Eh bien, c'est dans cette supposition que nous affirmons encore que Jésus a pratiqué le dévouement par lui-même recommandé.

Dans cette dernière hypothèse, Jésus est un génie supérieur à son siècle, en particulier à ses compatriotes qui, d'abord, se condamne à vivre dans l'obscurité au milieu de quelques hommes incapables de l'apprécier. Il passe son temps à détruire leurs préjugés, combattre leurs passions, humilier leur orgueil. Ses apôtres eux-mêmes ne le comprennent pas ; il leur a dit cent fois que son royaume est des cieux ; eux veulent en faire un roi en Judée et, s'ils s'attachent à lui, c'est qu'ils espèrent le prochain établissement de son trône. Ils désirent se venger de leurs ennemis (Luc ix, 54), entraver même celui qui, sans les suivre, agit cependant pour leur maître (Marc ix, 38). Jésus tente de les élever à des pensées plus hautes ; c'est en vain ; durant trois ans ils se traînent dans le terre-à-terre d'une mesquine vanité patriotique. Cette lutte de chaque jour contre le préjugé n'est-elle pas de la part de l'homme

supérieur un véritable dévouement, surtout quand elle se prolonge au milieu de l'insuccès ?

Auprès du peuple demandant des miracles, des guérisons, du pain, des victoires à ce sage qui ne pouvait et ne voulait donner que des préceptes moraux, le dévouement de Jésus-Christ n'était pas mis à une moins rude épreuve. Nous ne prétendons pas ici qu'il ait accompli ces miracles, opéré ces guérisons, donné ce pain ; mais simplement que le peuple les lui demandait et que ce peuple ainsi préoccupé était d'autant moins disposé à accepter la morale évangélique. Toutefois Jésus l'a supporté pendant des années ; il a répété sous mille formes des enseignements qui n'avaient pas plus d'attrait pour la foule au dernier jour qu'au premier. N'est-ce pas là, même dans notre hypothèse, le rôle d'un être profondément dévoué, et ce dévouement n'est-il pas relevé encore par l'obscurité de ce rôle ?

Au-dessus des disciples et du peuple, se plaçaient les scribes, les prêtres, les sénateurs, tous jaloux du nouveau docteur et travaillant de concert à contrecarrer son œuvre. La conduite de

Jésus à leur égard diffère de sa conduite à l'égard du peuple et des apôtres : il ne les instruit plus, il les avertit ; mais encore avec quelle tendresse : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; et vous ne l'avez pas voulu !... (Matt. xxiii, 37.) Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (Jean v, 40.) Jésus sait que tous ses avertissements n'aboutiront pas ; il sait que la haine des grands doit le conduire à la mort, et toutefois il reste calme ; aucune plainte, aucun reproche. Ses paroles les plus sévères sont encore des avis charitables, des appels à leur conscience afin qu'après sa mort ils puissent revenir à de meilleurs sentiments.

A ne considérer les souffrances et la mort de Jésus que comme des conséquences inévitables de sa vie et de la perversité de ses adversaires, ces souffrances et cette mort prévues et d'avance acceptées n'en restent pas moins des manifestations évidentes de dévouement. Jésus aurait pu les éviter et il ne l'a pas voulu ! Ne fût-il qu'un

martyr, ce serait encore un martyr supérieur à tous ceux de l'histoire, car il meurt de la main de ses ennemis, priant pour eux et les instruisant jusqu'au dernier soupir. Ce dévouement ne s'affiche pas. Il est paisible, silencieux, humble. Ce n'est pas aux Juifs, c'est à Dieu que Jésus adresse cette sublime et tendre parole : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » (Luc XXIII, 34.) Oui, Jésus, ne fût-il qu'un homme, n'eût-il fait aucun miracle, aurait encore accompli le prodige d'aimer ses ennemis, de prier pour ses bourreaux, de se dévouer pour ceux qui l'avaient persécuté et qui criaient encore à Pilate : « Crucifie, crucifie !... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

On en conviendra, ce n'est pas ici un moraliste ordinaire ; sa vie est à la hauteur de ses préceptes ; cette vie et ces préceptes ne sont pas la simple reproduction des instincts de la conscience, ils sont infiniment supérieurs à tout ce que jusque-là l'humanité avait conçu ; et cette supériorité est telle que les incrédules eux-mêmes recommandent la morale et l'exemple de J.-C.



## JÉSUS-CHRIST SAINT.



Nous avons vu Jésus-Christ reproduire dans les actes de sa vie les préceptes de sa morale. Mais des actes visibles ne constituent pas l'être tout entier. On pourrait se demander si Jésus-Christ, en pratiquant publiquement ce qu'il avait lui-même conseillé, n'aurait peut-être pas voulu compléter en quelque sorte la démonstration de l'excellence de ses principes en les faisant briller dans leur application. Il nous reste donc à démontrer que ce n'est pas seulement dans quelques occasions de parade que Jésus a fait ce

qu'il avait dit, mais encore dans sa vie intime, à l'écart avec ses disciples, sur la montagne solitaire, dans le secret de la chambre haute. Jésus-Christ n'a pas accompli de loin en loin quelques actes moraux ; il a vécu d'une vie morale, pure, toujours et partout. En un mot, il a été saint.

Remarquez ensuite que la sainteté de Jésus-Christ n'a pas été une de ces saintetés arbitraires, fantastiques, inventées pour frapper le vulgaire ; ce ne sont ni des abstinences, ni des macérations, mais des actions nobles et des sentiments élevés au jugement de tous ; c'est un dévouement fructueux, un amour fécond ; c'est une sainteté telle que tout homme la voudrait chez ses amis, ses parents, ses voisins, bien qu'il ne l'acceptât pas toujours pour lui-même. Cette sainteté-là ne se définit pas ; mais comme elle est la vraie, chacun l'apprécie, et c'est sur cette appréciation du lecteur que je me repose pour ne pas en dire davantage.

Une vie véritablement sainte peut se décomposer en deux éléments : s'abstenir de tout mal et faire incessamment le bien. Ces deux éléments se

retrouvent-ils dans la vie de Jésus-Christ? Examinons.

Et d'abord y a-t-il une seule tache dans cette vie entière? Pour le savoir, que celui qui ne la connaît qu'imparfaitement veuille bien la lire dans les Évangiles avec une scrupuleuse attention, en peser les incidents, les actes, les paroles, et à chaque détail se demander : Y a-t-il là quelque chose à reprendre? Jésus-Christ a-t-il été un seul instant, je ne dis pas injuste, méchant, mais impatient, vaniteux, plaisant? Cette question seule froisse le sens intime. N'importe; qu'on se la pose de ligne en ligne, et j'ai la profonde conviction qu'on n'achèvera pas cette lecture sans répéter après Pilate : « Je ne trouve aucun mal en cet homme. » (Matth. xxvii, 23.)

L'épreuve en a été faite par les adversaires de Jésus-Christ eux-mêmes. Que d'efforts un Voltaire n'a-t-il pas tentés pour prendre en faute celui que dans sa correspondance secrète il qualifiait « d'infâme ! » En est-il sorti une accusation qui ait prévalu dans l'opinion publique? Non ; et les incrédules les plus déclarés n'oseraient aujourd'hui

d'hui attaquer la moralité de Jésus-Christ. Ils consentent même à la proclamer inattaquable.

J'ai lu quelques pages où un théologien s'efforçait de trouver dans la vie de Jésus-Christ des faits répréhensibles. Or, veut-on savoir ce qu'il lui reprochait?—D'avoir maudit un figuier ! Quel mal, disait le savant, cet arbre inconscient pouvait-il avoir fait ? Pauvre critique, répondrai-je, ce tronc insensible a-t-il beaucoup souffert de cette malédiction ? Et les apôtres n'ont-ils pas pu trouver un emblème utile dans cet arbre maudit pour n'avoir pas porté de fruits ? La niaiserie d'une telle accusation de la part d'un homme qui avait lu cent fois les Évangiles est bien propre à manifester la solidité de notre conclusion. Nulle faute n'a encore été découverte dans la vie de Jésus-Christ.

Mais ce n'est là que l'empreinte négative de sa sainteté ; étudions le côté saillant, celui des vertus.

Ce qui rend l'exposition de ce caractère difficile à qui veut le peindre, c'est le parfait équilibre des éléments qui le constituent. On ne peut

pas dire de Jésus, comme de tel héros humain, qu'il s'est distingué par son intelligence, son imagination, son courage. En Jésus-Christ aucune faculté ne domine; quand on veut exalter l'une, l'autre apparaît et réclame. On voit que cette vie n'a pas été décrite, pour émerveiller le spectateur, mais pour être sérieusement imitée. Ce n'est pas un phénomène, c'est un modèle, un modèle proposé aux petits comme aux grands.

Cette dernière pensée nous fera sentir une autre difficulté dans la peinture d'un tel être. Ce n'est pas à quelques monarques, à quelques législateurs, à un petit nombre de savants que l'exemple de Jésus-Christ est offert; c'est à la masse du genre humain, c'est au vulgaire si nombreux. Ce modèle ne présente donc pas des vertus exceptionnelles, destinées à une classe particulière, encore moins à une classe élevée; mais des vertus de tous les rangs, de toutes les positions, de tous les jours; des vertus domestiques à l'usage du serviteur comme du maître, du sujet comme du roi; des vertus praticables dont les circonstances les plus fréquentes, petites par les faits où elles

s'appliquent, grandes par l'esprit qui s'y déploie. Tout cela, convenons-en, n'est pas du goût de tout le monde ; il est plus facile et plus doux à notre cœur d'admirer un héros sur le champ de bataille, un génie dans l'invention d'un poëme ; mais cette admiration, pour être plus facile et plus douce, n'en est pas de meilleur aloi, et nous devons nous tenir en garde contre elle. Ces remarques préliminaires faites, entrons dans le fond du sujet.

Le premier trait qui frappe dans le caractère de Jésus-Christ, c'est un calme parfait, une sérénité profonde. Ce n'est ni de l'impassibilité ni de l'indifférence ; quel intérêt d'une seule créature ou de tout un peuple vienne le solliciter, sa sympathie n'y fera jamais défaut ; il pleurera et sur la tombe de Lazare et sur Jérusalem ; mais dès qu'il s'agit de lui-même, Jésus-Christ reçoit sans se plaindre, sans s'émouvoir, les coups les plus rudes. Les grands le méprisent pour sa fréquentation du bas peuple ; ses disciples l'abandonnent après un discours mal compris ; des valets le frappent à la figure ; et toujours, après de telles

insultes, il reste ce qu'il était avant. Le triomphe ne l'exalte pas plus que l'adversité ne l'abat. Que la foule étende ses vêtements sur son passage, qu'elle lui crie : « Gloire au fils de David, » que la multitude veuille le faire roi, que les filles de Jérusalem pleurent sur lui, que le peuple charmé par sa parole le défende contre ses adversaires, tout cela se passe devant ses yeux sans troubler son âme, et il continue sa marche comme si rien de flatteur ne s'était produit. On lui tend des pièges, et sans paraître même s'en apercevoir, il confond les agents provocateurs. On l'accuse, il ne répond pas. On l'accuse encore, il garde encore le silence, et il n'ouvre enfin la bouche que pour prononcer la seule parole qui doit motiver son arrêt de mort.

Si nous étions dans une fiction, comment l'écrivain n'aurait-il pas mis dans la bouche de son héros une de ces plaidoiries indignées, triomphantes ? Ou si l'historien a jugé ce calme propre à grandir son personnage, pourquoi ne l'a-t-il pas fait remarquer au lecteur ? Non, cette sérénité d'âme n'est pas même indiquée ; on serait

tenté de croire que les évangélistes ne s'en aperçoivent pas ; en tous cas leur silence à cet égard montre qu'elle découle de la réalité du caractère de Jésus-Christ et non de leur propre invention.

Cette remarque s'applique d'une manière plus particulière à l'évangéliste Luc, médecin plus ou moins lettré. En effet, dans un second livre, les *Actes des apôtres*, cet écrivain semble prendre à tâche de rapporter les discours prononcés en diverses occasions : ceux de Pierre devant le sanhédrin, celui d'Étienne devant ses juges, celui de Paul devant le peuple, et plus tard devant Agrippa. On peut dire que Luc se complaisait dans ce genre de narration, et dès lors on se demande pourquoi, s'il est romancier et non historien, il n'attribue pas à Jésus-Christ, comme à Pierre, Étienne et Paul, un discours devant le tribunal pour faire sentir l'iniquité de ses juges. Non, dans Luc comme dans Marc et Matthieu, Jésus-Christ reste calme devant le grand prêtre qui l'accuse, calme devant Pilate qui le menace, calme devant Hérode qui le raille, calme devant des valets qui lui bandent les yeux, le soufflettent

et lui  
il rest  
Le  
rapp  
Quell  
refus  
tuelle  
soph  
religi  
hom  
nuel  
avec  
ané  
pron  
leme  
avec  
mais  
vérit  
Leur  
juif,  
men  
Je  
voul

et lui disent : « Devine qui t'a frappé ; » comme il restera calme sous les clous et sur la croix.

Le calme de Jésus au milieu de ses ennemis rappelle sa patience auprès de ses disciples. Quelle que soit l'opinion du lecteur, il ne saurait refuser à Jésus-Homme une supériorité intellectuelle bien marquée sur ses apôtres. Ce philosophe qui dut méditer longtemps la réforme religieuse qu'il voulait accomplir choisit des hommes sans lettres, habitués à des travaux manuels, esprits sans portée, cœurs stupides. C'est avec ces manœuvres que Jésus-Christ vécut des années. S'il avait eu un secret à leur révéler, une promesse terrestre à leur faire, s'il avait dû seulement leur inoculer une doctrine en accord avec leurs préjugés juifs, il aurait pu les captiver; mais loin de là : il se propose de leur révéler des vérités qui vont à contre-sens de leurs désirs. Leur ambition la plus noble c'est d'avoir un roi juif, tout au plus de concourir à l'affranchissement de leur patrie.

Jésus-Christ visa infiniment plus haut. Ne voulût-on voir en lui que le sage, on serait encore

obligé de reconnaître qu'il tendait à l'établissement d'un règne tout spirituel, à la régénération morale du monde et non à la délivrance politique de la Judée. Quelle distance entre ses vues et les vues de ses apôtres ! Et cependant il ne prétend à rien moins qu'à les transformer à son image. Supposez qu'il n'ait d'autre moyen d'y parvenir qu'une parole d'homme, quelle patience ne fallut-il pas pour former de tels élèves ! Aussi Jésus-Christ ne leur expose-t-il aucune théorie ; il ne leur montre pas même d'avance le but auquel il marche ; il se contente de vivre, d'agir en leur présence ; il les instruit par ses actes bien plus que par ses discours ; il les élève lentement à des pensées plus hautes ; jamais il ne les presse, jamais il ne devance leur intelligence ; il se proportionne à eux, se fait petit, les attend et ne reprend sa marche que lorsqu'ils ont fait eux-mêmes un pas de plus. Jusqu'à la fin de la vie du maître, les disciples restent ineptes sur quelques points ; ils ne comprennent pas le règne spirituel ; ils ne savent ce que signifie ressusciter des morts ; et Jésus, au lieu de s'en plaindre, leur

anno  
où il  
leur  
païe  
ignov  
N'  
casio  
rema  
péric  
cont  
telle  
écriv  
pas :  
vent  
qu'il  
C  
adm  
Chri  
cipk  
mal  
hui-r  
un j  
d'av

annonce qu'un temps viendra après son départ où ils pénétreront ce qui dépasse aujourd'hui leur portée (Jean XVI, 12), et toujours il reste patient, inébranlablement patient, devant leur ignorance et leurs préjugés.

N'y aurait-il pas eu encore ici une bonne occasion, pour les auteurs d'une fiction, de faire remarquer cette patience ou de faire briller la supériorité de son héros en éclatant d'indignation contre la stupidité des disciples ? Oui sans doute; telle serait la pente inévitable où glisseraient des écrivains inventeurs ; les évangélistes ne l'ont pas suivie par la raison bien simple qu'ils n'inventaient rien ; ils racontaient Jésus-Christ tel qu'il a vécu.

Cette patience touche à une vertu encore plus admirable, le support, qui fait accepter à Jésus-Christ sans jamais se plaindre les torts de ses disciples envers lui. Sans doute, il leur signale le mal qu'ils se font, mais non celui qu'ils lui font à lui-même. Prenez un exemple éclatant. Judas doit un jour trahir son Maître qui le prévoit longtemps d'avance. Son avarice seule en est un signe. Quelle

sera la conduite de Jésus vis-à-vis du traître? Pendant des années il le laisse approcher de sa personne, il le met au nombre de ses intimes, il l'instruit comme les autres sans jamais rien dire qui sente le reproche. La première allusion que Jésus fait à cette trahison est vague, elle ne tombe sur personne en particulier, elle peut servir d'avertissement au coupable et l'amener au repentir.

Plus tard lorsque le traître désigne par une caresse son bienfaiteur à ses bourreaux, Jésus, au lieu de s'indigner, prononce une parole pleine de compassion : « Judas, trahis-tu donc le Fils de l'homme par un baiser (Luc XXII, 48)! » N'est-ce pas un dernier appel à sa conscience? Ne sent-on pas dans cette expression la pitié, la compassion, ou du moins l'esprit de support?

Ce support n'est pas moins remarquable à l'égard de Pierre. Son reniement lui est annoncé par le simple avis que Jésus a prié pour que l'apôtre renégat fût relevé; quand la faute est commise, un doux regard jeté sur le coupable le fait rentrer en lui-même et l'amène au repentir. Pas un

mot d  
gneur  
étant  
62.)  
Ce  
pioie  
Pierre  
bande  
pour  
« Cet  
scand  
« Je l  
persé  
léc. :  
Et  
vécu  
répo  
grati  
autre  
tient  
Il n'  
chen  
de s

mot de colère, pas un signe d'irritation ; « le Seigneur, est-il dit, regarda Pierre, et Pierre étant sorti, pleura amèrement. » (Luc xxii, 61, 62.)

Ce support ne se dément jamais. Jésus le déploie envers les autres apôtres comme envers Pierre et Judas. Il sait qu'ils vont lâchement l'abandonner ; il le leur annonce, sans se plaindre, pour les prémunir contre le découragement : « Cette nuit même, leur dit-il, vous serez tous scandalisés à cause de moi, selon qu'il est écrit : « Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées... Mais j'irai au-devant de vous en Galilée. » (Marc xiv, 27, 28.)

En résumé, les apôtres de Jésus, après avoir vécu avec lui pendant des années en amis intimes, répondent à ses bienfaits, à son amour par l'ingratitude : celui-ci le trahit, celui-là le renie, les autres l'abandonnent, et toujours Jésus reste patient, affectueux, plein d'un inépuisable support. Il n'y a là rien de grandiose aux yeux qui cherchent l'éclat ; mais il y a là une marque inimitable de sainteté. Ceux qui s'étudient eux-mêmes et qui

savent combien il est facile de s'irriter sous la moindre blessure faite par un ami, nous diront s'ils se sont jamais sentis capables de rien de semblable, et si, au contraire, un mot aigre, un manque d'égards n'a pas suffi pour ulcérer leur cœur.

Cette patience, ce support envers des disciples et des amis ne frappent pas la plupart des esprits aussi vivement que la bienveillance que Jésus-Christ témoigne à la foule indifférente. C'est lui qui peut dire avec vérité : « Je ne me sens étranger à rien de ce qui est humain. » La foule n'est pas nécessaire pour émouvoir les entrailles de Jésus-Christ, il ne lui faut qu'un passant, qu'un inconnu. Il s'arrête sur le bord de la route pour instruire une femme étrangère, il admire la foi d'une païenne, il entre en conversation avec des mendians, il s'assoit à la table des méprisés du monde, il relève une adultère confuse, il console une pécheresse mouillée de larmes ; un village lui refuse le passage, et Jésus prend sa défense auprès de ses disciples irrités. Un homme fait le bien sans se mêler aux apôtres ; ceux-ci, jaloux,

veulent l'en empêcher, tandis que Jésus le dispulpe et l'approuve. Des enfants ne lui paraissent pas indignes de son attention, et il s'arrête pour les bénir ; il semble que plus on est petit, plus on lui soit cher. Toutefois, les grands eux-mêmes, dès qu'ils consentent à l'écouter, participent à sa bienveillance. On a peut-être trop dit que Jésus consolait les faibles et condamnait les puissants ; il eût été plus juste d'affirmer qu'il consolait les humbles et condamnait les orgueilleux, quel que fût le rang des uns et des autres. C'est ainsi qu'il instruit Nicodème, un des principaux personnages de la nation ; qu'il jette un regard affectueux sur un jeune et riche seigneur cherchant l'héritage de la vie éternelle. Un scribe lui-même, un de ces docteurs qu'il combat si constamment, obtient son approbation pour une seule parole sentie et vraie. « Aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même vaut mieux que tous les sacrifices, » a dit le scribe. — « Tu n'es pas loin du royaume des cieux, » répond Jésus-Christ. (Marc XII, 32, 33.) Cette bienveillance n'est donc pas celle du parti pris réservé à une classe pour en

humilier une autre ; c'est une bienveillance universelle, sincère qui tombe sur quiconque se rapproche de Jésus pour y prendre part : « Venez à moi, dit-il, vous *tous* qui êtes fatigués et chargés. » (Matt. XI, 28.)

Cette bienveillance se manifeste même envers ceux qui n'en veulent pas. Jésus-Christ aime ses adversaires, leur fait du bien sans le leur dire, sans qu'ils s'en aperçoivent, et même sans que ses historiens le fassent remarquer. Prenons pour exemple les différents pièges tendus par les prêtres et les scribes pour s'emparer du censeur qui les discrédite auprès du peuple.

Un jour les pharisiens amènent devant lui une femme coupable et lui demandent s'il faut oui ou non lui appliquer le code mosaïque qui la condamne à mort. Ce que veulent ces tentateurs, c'est un oui ou un non. Le oui leur fournira une base pour l'accuser devant Pilate, gouverneur romain ; ils présenteront Jésus comme poussant au meurtre. Le non leur servira de prétexte pour dénoncer au sanhédrin un homme qui conseille d'enfreindre la loi de Moïse. Jésus-Christ voit le

piège, il peut le signaler au peuple assemblé et renvoyer les agents provocateurs couverts de confusion. Mais non; poussé par sa bienveillance que la haine ne peut vaincre, il songe à faire entrer le remords dans la conscience de ces hypocrites : « Que celui de vous qui est sans péché, leur dit-il, jette la première pierre contre elle ! » Admirable parole qui respecte la loi de Dieu, sauve la vie de cette femme, délivre Jésus d'un danger, et fait pénétrer le remords dans le cœur des coupables pour les amener, si possible, au repentir et au pardon. (Jean VIII, 4 et suiv.)

Prenons un second exemple parmi ces pièges toujours tendus sur son chemin. Cette fois ce sont des saducéens qui, niant la résurrection, espèrent confondre Jésus qui l'affirme, en lui proposant cette difficulté : Une femme qui, pour se conformer à la loi, aurait épousé successivement sept frères, duquel des sept serait-elle l'épouse dans le monde à venir? Jésus leur présente une solution suffisante pour résoudre la difficulté et se tirer lui-même d'embarras, c'est qu'on ne se mariera pas dans le ciel. Mais comme il aime

même ses adversaires, il s'efforce de les instruire et leur cite des passages du Pentateuque (seul livre reçu par cette secte) pour leur montrer que les morts ressuscitent. Et présente-t-il ces citations d'un ton de triomphe? non, mais avec calme, comme si ces ennemis n'étaient que des ignorants; il veut les tirer d'erreur et non les confondre, parce qu'il désire leur bien aussi sincèrement que celui de ses disciples. (Matth. xxii, 23-32.)

Plus nous avançons dans cette étude du caractère de Jésus-Christ, plus nous sentons notre insuffisance pour y faire pénétrer le lecteur. C'est qu'un être vivant ne s'analyse pas comme un composé chimique. Dans la vie morale de Jésus-Christ en particulier, on trouve tant de richesses qu'on est embarrassé pour les classer. Un seul fait est complexe; on peut en tirer plusieurs conséquences également justes, également vraies; un seul trait de Jésus-Christ fait briller en même temps plusieurs perfections chez son auteur. Aussi nous est-il arrivé d'appeler le même détail de sa vie à l'appui de diverses assertions. Repré-

nous,  
paris:  
adulté  
est sa  
elle »  
Jésus  
comm  
habili  
oui o  
espio  
tante  
confi  
docté  
scien  
culp-  
n'est  
l'esp  
Par  
accu  
tifie  
ce r  
mor  
sans

nons, par exemple, l'entretien de Jésus avec les pharisiens lui demandant son avis sur la femme adultère. Cette réponse « que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle » nous a déjà fait sentir la bienveillance de Jésus envers ses adversaires ; voyez maintenant comme ces mêmes paroles dévoilent une profonde habileté : elles dispensent Jésus de prononcer le oui ou le non, également dangereux ; obligent les espions à se retirer ; délivrent une femme repentante ; couvrent les adversaires de l'Évangile de confusion ; manifestent à la foule la sagesse du docteur persécuté, et enfin, réveillent la conscience des pharisiens en leur faisant sentir leur culpabilité. Ainsi, la réplique de Jésus-Christ n'est pas seulement charitable, elle est habile ; l'esprit ne s'y montre pas moins que le cœur. Par un mot il se délivre d'un piège, chasse ses accusateurs, les fait rentrer en eux-mêmes, justifie sa propre doctrine auprès des auditeurs ; et ce résultat admirable et multiple est obtenu au moment où Jésus semblait ne pouvoir ni répondre sans donner prise à ses accusateurs, ni garder le

silence sans s'avouer vaincu. Et cependant, comme cette réponse est simple ! simple comme la lumière qui éclaire et réchauffe, simple comme la vérité qui, découverte, résout à la fois divers problèmes, simple comme la doctrine d'un Dieu unique, créateur de l'univers, devant laquelle s'évanouit le polythéisme et ses abominations.

Une étude sur la sainteté de Jésus-Christ ne peut donc pas se faire par l'énumération de ses vertus. Quand nous joindrions à sa patience, son support; à son support, sa bienveillance, sa véracité, sa douceur, comme dans le chapitre précédent nous avons ajouté à son obéissance envers Dieu son humilité profonde, son dévouement sans bornes; quand nous aurions accumulé éloge sur éloge, nous n'aurions pas épuisé le sujet. Cependant il nous faut finir. Nous le ferons par quelques considérations générales.

La vie morale de Jésus-Christ présente une unité parfaite; il n'est occupé que d'une seule chose « l'œuvre qui lui a été donnée à faire. » Quel que soit le zèle d'un homme pour la meilleure des causes, il éprouve par intervalles le

désir de jeter quelque distraction dans le cours de ses travaux ; ces travaux, fussent-ils un plaisir, il sent par moments le besoin de s'en délasser. Chez Jésus, rien de semblable : il n'a qu'une pensée, il ne parle que d'un sujet, il semble ne pouvoir pas plus s'en détacher que nous de l'atmosphère ; il y vit et en vit. Si ses apôtres, un passant, la foule sollicitent son attention sur un objet étranger, il les ramène au sien dont il ne se laisse jamais détourner. Qu'on lui parle de la terre ou du ciel, qu'on lui demande de partager un héritage, qu'on lui adresse une vaine question, toujours il marche inébranlable vers son but, sans égard pour rien ni pour personne, semblable à l'astre du jour poursuivant sa course à travers les vents et les nuages se jouant autour de lui. Les besoins physiques eux-mêmes deviennent une occasion pour traiter des besoins moraux. S'il demande à boire, c'est pour offrir l'eau jaillissante en vie éternelle ; si on l'engage à prendre son repas, il répond que sa nourriture est de faire la volonté de son père. Lui parle-t-on des pierres du temple, il prédit à leur

sujet les jugements de Dieu. Lui demande-t-on de guérir le corps d'un paralytique, il donne d'abord la guérison de l'âme. On ne trouverait pas dans sa vie entière un acte, une parole qui ne tendît vers le ciel, qui n'élevât vers Dieu.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette direction constante vers un but unique n'a rien de forcé en Jésus-Christ. Elle lui est si naturelle qu'on ne s'en étonne pas ; il se meut tellement à l'aise dans cette atmosphère spirituelle, qu'on reconnaît qu'elle lui est propre. Jésus-Christ semble appartenir à un autre monde, sa patrie est la sainteté. Tout en lui trahit son origine. On s'attend si bien à ce qu'il agisse et parle saintement, qu'on finit par ne plus s'étonner de ce qu'il le fasse en perfection. Ceux même qui, sans croire en lui, ont fait imprimer le récit de sa vie en supprimant les miracles, ont ainsi rendu témoignage à sa sainteté ; publier l'Évangile Touquet, c'est dire : Nous incroyants nous ne trouvons pas de plus bel exemple à donner au monde que la vie de Jésus-Christ.

Mais fixons nos pensées sur un point spécial :

les paroles de Jésus-Christ. Rien de plus simple et rien de plus profond. Ce n'est pas de l'éloquence, ce sont des mots courts, sans être prétentieux. Ils sont inattendus ; personne ne les aurait devinés ; l'un ne fait pas pressentir l'autre, et, cependant, quand on les a sondés on les reconnaît tous vrais ; vrais, en les prenant à divers degrés de profondeur ; il semble qu'au-dessous de la première couche de vérité s'en trouve une seconde réservée au lecteur qui aura le courage de creuser. Ces paroles admirables ne sentent ni l'effort, ni la méditation ; elles coulent naturellement de la bouche de Jésus comme de leur source. Si un accident vient en détourner le cours, elles fléchissent de ce côté en restant tout aussi pures, tout aussi profondes, si bien qu'on a la preuve qu'elles n'ont pas été préparées, mais qu'elles sont nées à l'instant même.

Tout discours préparé, tout livre élaboré laisse entrevoir, au lecteur attentif et intelligent, une distance plus ou moins bien dissimulée entre la conviction de l'orateur et la portée de son langage. La parole y dépasse presque tou-

jours la pensée; on sent que l'écrivain est plus habile à rassembler des arguments que scrupuleux pour les choisir. Tel n'est pas Jésus-Christ. Sa parole et sa pensée sont identiques; on ne le soupçonne pas même d'avoir enflé la voix pour accentuer son émotion. Il y a dans ses discours une probité à toute épreuve; on l'entend penser. Or, ces paroles, écho fidèle de ce qui se passe au fond du cœur de Jésus-Christ, ces paroles sont toujours dans le ciel; elles se déroulent sans effort sur les sujets les plus élevés. Sans jamais développer un système, elles sont en harmonie avec elles-mêmes, qu'on écoute celles d'aujourd'hui ou qu'on se rappelle celles d'hier. Cette harmonie se manifeste, non dans divers sujets coordonnés d'avance par l'orateur, mais entre les sujets donnés par les circonstances. Ainsi, la pureté de cœur découle aussi bien de l'occasion fournie par les pharisiens, reprochant aux apôtres de ne pas se laver les mains (Matth. xv), qu'elle ressort naturellement de l'entretien avec la Samaritaine, où Jésus demande pour Dieu des adorateurs en esprit (Jean, iv, 24); elle résulte

de la rencontre avec Nicodème, à qui Jésus-Christ impose la nécessité d'une nouvelle vie, animée d'un nouvel esprit (Jean III), comme elle est explicitement requise dans ces déclarations : « Heureux ceux qui ont le cœur pur ! Quiconque regarde avec un œil de convoitise a déjà commis le mal dans son cœur (Matt. v). » L'humilité est à la fois enseignée dans les exhortations directes de Jésus-Christ (Matt. xviii, 4), dans sa bénédiction aux petits enfants (Marc x, 15, 16), dans son blâme de quiconque aspire au premier rang (Marc ix, 34, 35), dans son genou fléchi et sa main mouillée pour laver les pieds de ses disciples (Jean XIII, 4, 5). La nécessité de la foi est proclamée par ses préceptes, par ses guérisons, par ses refus ; par des faits accidentels, tels que l'insistance de la Syro-Phénicienne (Marc vii, 26), la tentative infructueuse de Pierre pour marcher sur les eaux (Matt. xiv, 30), l'incrédulité avouée des voisins et des parents de Jésus (Matt. xiii, 54-58; Jean vii, 5). En sorte que toutes ces paroles, que le Maître n'a jamais songé à disposer en un corps de doctrine se trouvent, quand on les a recueilli

lies sur son passage, former un ensemble harmonieux.

Une particularité des paroles de Jésus-Christ frappait les foules qui venaient l'entendre : c'était un ton d'autorité. Cet accent de la parole articulée a passé dans la parole écrite, ou plutôt il n'était pas seulement dans la voix, il était encore dans la forme que revêtait la pensée. Cette autorité est telle qu'elle s'impose ; elle persuade, elle porte le timbre moral de la vérité. Jésus n'argumente pas, il affirme, et sa parole, quelque ferme qu'elle soit, ne paraît jamais tranchante. On lui concède volontiers le droit d'enseigner sans prouver, tellement on incline à se confier en son assurance pleine de sincérité. Ce ne sont pas des conséquences lointaines péniblement déduites, ce n'est pas un peut-être ; c'est une franche affirmation. Tandis que Socrate, après avoir longuement raisonné, ajoute : « Je ne parle pas comme un homme sûr de ce qu'il dit ; mais je cherche la vérité en commun avec vous, » Jésus-Christ se contente de dire : « En vérité, en vérité ; » et ses adversaires, venus pour le saisir, s'en retournent

sans avoir rempli leur mission ; ils se croient justifiés quand ils ont répondu : « Jamais homme ne parla comme cet homme ! »

Quiconque a lu les paroles de Jésus-Christ avec attention conviendra de ce fait : ces paroles sont sincères ; Jésus n'a jamais sciemment dit autre chose que la vérité ; il n'en a jamais exagéré l'expression. Cette parfaite véracité dans son langage la suppose dans sa conduite. Jamais Jésus-Christ n'accomplit une œuvre quelconque pour tromper personne ; jamais il n'employa un moyen détourné pour atteindre son but ; nous ne disons pas la ruse, mais la finesse lui est étrangère. En un mot , dans sa vie entière, Jésus - Christ est parfaitement sincère.

S'il en est ainsi, tous les signes de sainteté que nous venons de saisir dans sa personne correspondent bien à une sainteté réelle intérieure. Il ne s'est pas montré meilleur qu'il n'était. Si quelque chose nous est resté inconnu en lui, c'est une partie du bien accompli, et nous pouvons conclure que Jésus-Christ était intérieurement tel

qu'il s'est manifesté au dehors : pur, saint, irrépréhensible, d'une sincérité telle qu'en entendant sa parole on voit battre son cœur.

## CONCLUSION.



Si tout ce qui précède a quelque fondement, si Jésus-Christ a été saint dans toute l'étendue et dans toute la beauté de ce mot, nous avons à cette heure un point d'appui solide pour apprendre enfin qui il est. Que le lecteur veuille seulement bien se rappeler que ce résultat nous est acquis : Jésus-Christ a été véritablement saint.

Un des éléments de la moralité la plus vulgaire (combien plus de la sainteté de Jésus-Christ!) doit être la sincérité. Jésus n'a pas pu être saint et mentir; être saint et tromper; être saint et usurper ce

qui ne lui appartenait pas. Quand donc Jésus-Christ dira clairement qui il est, il devra être cru du lecteur qui vient de reconnaître, après sérieux examen, son admirable sainteté.

Or, que dit Jésus-Christ de lui-même ? qui prétend-il être ? Ne perdons pas de temps en de vains détours de rhétorique ; n'usons pas d'adresse pour faire admettre par un petit bout une grande vérité. Soyons simple, sincère, vrai comme le Maître, et disons tout de suite que Jésus-Christ se donne hautement, nettement pour le *Fils unique de Dieu*. — Lecteur, vous pouvez repousser cette prétention et fermer ce livre ; mais rappelez-vous que ce serait vous condamner vous-même, car il est impossible que vous nous ayez suivi jusqu'ici sans avoir trouvé quelque valeur aux preuves qui établissent la sainteté de Jésus-Christ ; et si vous croyez à cette sainteté, vous ne pouvez repousser le témoignage d'un être saint, alors même qu'il vous dit : Je suis le Fils de Dieu. La conclusion contraire serait beaucoup plus légitime : c'est précisément parce que cet être est saint et seul saint que nous sommes logiquement conduit à

dire : Ne serait-il pas plus qu'un homme? Et comment en douter quand lui-même ajoute : Je suis le Fils de Dieu?

Remarquez bien qu'il ne s'agit ici ni d'une longue chaîne de raisonnements difficiles à suivre, ni d'une science profonde, exigeant une haute intelligence, ni d'un dogme obscur, révoltant, contradictoire avec la nature. Dans cette longue chaîne de raisonnements, Jésus, saint, aurait pu se perdre; dans cette science profonde, Jésus, saint, aurait pu s'égarer; dans ce dogme obscur, Jésus aurait pu prendre ses imaginations pour des réalités. Non, il s'agit d'un simple fait, de savoir *qui l'on est* : sur un tel sujet on ne peut pas se tromper : si l'on dit faux, l'on ment, l'on n'est pas saint. Or, Jésus-Christ est saint, nous l'avons reconnu, et il a droit aux bénéfices de cette conclusion.

Mais Jésus-Christ a-t-il bien, en effet, prétendu être le Fils de Dieu? Pour le savoir, interrogeons ses apôtres, ceux qui vécurent dans son intimité, et ensuite consultons-le lui-même.

Dès sa première ligne, l'évangéliste Jean, té-

moins des faits de Jésus-Christ et auditeur de ses discours, nous dit : « Au commencement était la » Parole; la Parole était avec Dieu; la Parole » était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, » et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. » C'est en elle qu'était la vie, etc... Cette Parole » a été faite chair et a habité parmi nous pleine » de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, » une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu » nu du Père.... Personne ne vit jamais Dieu; le » Fils unique qui est dans le sein du Père est celui » lui qui nous l'a fait connaître (Jean I.) »

Écoutez Jean-Baptiste parlant sous la plume de Jean l'Évangéliste : « C'est lui qui est le Fils de Dieu. » (Jean I, 18 et suiv.)

Écoutez Nathanaël, collègue de Jean, s'adressant à Jésus dans le même Évangile : « Maître, tu es le Fils de Dieu. (Jean I, 49.)

Écoutez Thomas, d'abord incrédule, se rendant à l'évidence et s'écriant : Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Jean xx, 28.)

Écoutez l'apôtre Pierre, toujours dans le même

Évangile : « Nous avons connu que tu es le Fils du Dieu vivant. » (Jean vi, 69.)

Écoutez Jésus-Christ lui-même. — Discutant avec les Juifs, il leur dit : « Avant qu'Abraham fût j'étais » (Jean viii, 58); répondant à l'aveugle guéri qui demande qui est le Fils de Dieu, Jésus dit : « Tu l'as vu, et c'est lui-même qui te parle » (Jean ix, 37); s'adressant aux Juifs après avoir nommé maintes et maintes fois Dieu son Père et ainsi soulevé leur colère, il ajoute : « Comment dites-vous que je blasphème... parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu? » (Jean x, 36.) Enfin quand Philippe le prie de leur montrer le Père, Jésus s'écrie : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu ! Philippe, celui qui m'a vu à vu mon Père ! » (Jean xiv, 9.)

Il faudrait citer cent fois plus de passages pour épuiser ceux où Jésus est dit, ou se dit Fils de Dieu, mais les précédents suffisent pour établir sa prétention, et je ramène ma conclusion précédente : Si Jésus saint s'est dit le Fils unique de Dieu, c'est qu'il l'est en effet. Niez-le si vous le

voulez, lecteur, mais alors niez aussi sa sincérité, sa droiture ; niez la sainteté que vous lui avez reconnue, et mettez-vous en opposition avec votre conscience.

Maintenant énumérerai-je les miracles et les prophéties de Jésus-Christ ? Non ; si Jésus est le Fils de Dieu, tout le reste coule de source ; il ne reste au lecteur qu'à lire lui-même l'Évangile racontant avec plus d'autorité que moi ce que Jésus a dit et fait.

Exposerai-je ensuite l'œuvre que Jésus-Christ est venu accomplir dans ce monde, le salut offert par lui à tout croyant ? Pas davantage ; car si le lecteur ne le croit pas le Fils de Dieu, il ne le croira pas plus son Sauveur, et s'il lui reconnaît le premier titre, il ira chercher le salut dans la Parole même de Jésus-Christ.

Ici donc je pourrais clore ces pages par une simple invitation à lire l'Évangile ; mais je crois devoir, avant de terminer, jeter un rapide coup d'œil sur les objections le plus habituellement faites contre l'œuvre de Jésus-Christ. Je ne dirai

pas tout, et j'espère que ma brièveté me vaudra d'être lu jusqu'au bout.

Nous l'avons vu en commençant : dans un examen du Christianisme, il n'est pas de si mince objection que nous ne soyons toujours prêts à écouter avec faveur. Avant même d'avoir été développée, elle prend place dans notre esprit, sinon comme fondée, du moins comme digne d'étude. Cette disposition à nous ouvrir à tous les doutes est due à l'importance du sujet ; il nous semble que nous ne saurions être trop exigeants en fait de preuves. Toutefois prenons garde : cette disposition, louable en principe, peut nous rendre injustes et fausser nos vues. A priori, on peut affirmer avec certitude que l'immense majorité des objections sont sans valeur. Il n'est pas un fait miraculeux de l'Évangile qui n'ait reçu des incrédules plusieurs explications naturelles ou symboliques ; cependant ce fait ne saurait s'être passé de deux manières différentes ; une seule version est fondée. Si plusieurs en ont été données, nécessairement toutes sont fausses, une seule exceptée, qui, elle-même, pourrait encore

l'être aussi. Prenez un exemple. De celui que l'Évangile présente comme le Fils de Dieu, les uns ont dit : « C'est un prophète ; » les autres : « C'est un philosophe ; » ceux-ci : « C'est un imposteur ; » ceux-là ; « C'est un fanatique. » Erreur, dit un dernier : « Jésus est un mythe. » Il est certain que de ces cinq hypothèses quatre sont fausses. Et cependant toutes prennent place dans notre esprit, toutes pèsent à la fois comme autant d'objections dignes d'examen. Ne sommes-nous pas dès lors autorisés à donner moins de poids aux difficultés que des hommes, tourmentés du besoin de se faire un nom, font éclore chaque jour ? Les quatre objections nécessairement fausses ne me donnent-elles pas quelque droit de suspecter la cinquième de l'être aussi, surtout quand je remarque qu'aucune ne se détache des autres par une supériorité de vraisemblance ?

Si vous cherchez une formule qui puisse enclore les plus nombreuses et les plus populaires des objections contre la révélation chrétienne, vous arriverez à peu près à ceci : On repousse le

Christianisme parce que son œuvre est limitée dans le temps et dans l'espace. On demande, par exemple, pourquoi Christ n'est pas venu plus tôt ? pourquoi sa religion n'est pas universelle ? « On concevrait peut-être, dit M. Renan, que la raison consentît à son propre sacrifice, si elle se trouvait en face d'une doctrine unique et adoptée de toute l'humanité <sup>1</sup>. »

Pour répondre à cette objection, supposons ce souhait satisfait ; supposons que le Créateur ait mis dans toute âme humaine par une illumination intérieure la connaissance de l'Évangile. Qu'en résulterait-il ? De deux choses l'une : ou cette nouvelle lumière nous convaincrerait infailliblement de sa divinité, ou bien elle nous laisserait la liberté de la nier. Dans le premier cas, nous ne serions que des automates, croyant forcément, agissant machinalement ; en un mot, ce qui fait l'excellence de l'Évangile, la liberté, la spiritualité, l'amour, se trouverait anéanti. L'homme serait chrétien, comme un arbre est un arbre ; nous aurions des vertus, comme un pom-

<sup>1</sup> Études d'histoire religieuse, préface, p. vii.

mier produit des pommes, c'est-à-dire que la notion de vertu disparaît et avec elle la possibilité d'un bonheur moral.

Supposez qu'au contraire cet Évangile nous illuminât dès la naissance sans nous contraindre à l'accepter. qu'aurions-nous gagné? Ce serait une lumière faisant connaître le bien, sans donner la force de l'accomplir; cette révélation ne serait plus que la conscience qui déjà nous éclaire sans nous rendre meilleurs.

Ainsi, mettre la révélation directement dans toute âme humaine, c'est anéantir la révélation. Une révélation connue de tous dès la naissance se confondrait avec la loi naturelle; ce serait une faculté native de plus, ce ne serait plus une révélation.

Reprenons la question par un autre bout. Vous vous plaignez que Christ ne soit venu dans ce monde que il y a 1860 ans. Quand donc aurait-il dû venir? Mille ans plus tôt? Soit. L'objection ne reste-t-elle pas la même pour les siècles qui ont précédé ces mille ans? Et à moins que de remonter jusqu'au premier homme, n'est-il

pas évident que la difficulté subsiste toujours?

On peut répondre pour l'espace comme pour le temps. A Jean-Jacques Rousseau se plaignant que l'Évangile n'ait pas été prêché à des hommes morts la veille du jour où le premier missionnaire est arrivé dans leur pays, nous répondrons : Quand donc ce missionnaire devait-il arriver ? un jour, un mois, un an, un siècle plus tôt ? Mais ce jour, ce mois, cette année, ce siècle avaient une veille où d'autres hommes sont morts dans l'impossibilité de croire ; pour eux , l'Évangile aurait encore dû venir plus tôt, et vous ne serez satisfait qu'en obtenant que l'Évangile soit apporté sur la terre la veille du jour où s'y montre le premier habitant.

Allons jusqu'à l'extrême de la supposition : Christ arrive à l'origine du monde, il parle au cœur de toute créature humaine. L'insatiable logique est-elle satisfaite ? Non, car l'humanité pourrait dire à son tour : Pourquoi n'ai-je que six mille ans de date ? Dieu n'aurait-il pas mieux fait de créer notre globe un million d'années plus tôt ? Ce million d'années ne se trouve-t-il

pas ainsi retranché à la durée de notre bonheur ? Plus vieux d'un siècle, nous serions déjà dans la béatitude éternelle.

On le sent, poussée dans ses dernières conséquences, l'objection touche à l'absurde ; c'est qu'elle est absurde dans son principe. Nous n'en voulons d'autre preuve que celle-ci, c'est qu'elle porte aussi bien contre l'auteur de l'univers que contre l'auteur de l'Évangile ; elle se brise contre un fait, contre une nécessité que voici : tout ce qui est créé doit commencer ; dès qu'il y a une éternité en arrière, comme en avant, il n'y a pas plus de raison pour commencer à une époque qu'à une autre ; il faut toujours commencer dans le temps comme dans l'espace ; dès lors un jadis et un ailleurs se trouvent nécessairement exclus.

Enfin l'objection peut se réduire à celle-ci : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas favorisé également tous les peuples en leur envoyant à tous, le même jour, le même moyen de salut ? Pourquoi l'Évangile n'est-il porté en Chine que dix-huit siècles après l'avoir été en Ju-

dée? En un mot, pourquoi cette inégalité de faveurs?

• Nous pourrions répondre que cette inégalité sera réparée par le plus ou moins de sévérité ou d'indulgence dans le jugement final ; nous pourrions supposer que le moyen de salut qui n'a pas été présenté à tel homme dans ce monde lui sera offert dans le monde à venir. Enfin, et surtout, nous pourrions faire remarquer que l'objection dirigée contre le Dieu de l'Évangile porte aussi contre le Dieu de la nature. C'est un fait incontestable, que le Créateur n'a pas traité tous les hommes avec une égale munificence. Les uns vivent un jour, les autres un siècle ; ceux-ci sont bien portants, ceux-là, malades. Tel peuple souffre d'un climat rigoureux disputant sa maigre nourriture aux glaces du pôle ; tel autre jouit d'un sol fertile, d'un soleil constant, et vit presque sans travailler. Dites, si bon vous semble, que Jésus-Christ distribue inégalement ses bienfaits, mais reconnaissez que le Créateur de l'univers agit de même. L'objection élevée contre le premier porte contre le second, ou plutôt elle tombe également devant

les deux. Vous pouvez bien ne pas comprendre le Créateur de l'univers, mais il n'en reste pas moins le créateur de l'univers; et l'objection se tourne contre l'étroitesse de votre intelligence. Ce n'est pas une théorie, c'est un fait qu'on vous oppose. Expliquez-moi l'inégalité des dons dans le temps, et je vous expliquerai l'inégalité des dons dans l'éternité.

Mettons à néant toutes ces réponses à l'objection tirée de l'inégalité des dons spirituels de Dieu; reste toujours une solution péremptoire: Dieu est maître de ses biens, et peut les distribuer, comme il veut, à qui bon lui semble; si vous me répondez qu'il doit être juste, je dis à mon tour qu'il n'y a pas d'injustice à donner plus ou moins à qui l'on ne doit rien. L'erreur de jugement dans ce sujet vient de ce qu'on assimile la créature au Créateur. On dirait avec raison qu'un homme, prince ou père, n'a pas le droit de répartir inégalement ses soins et ses faveurs entre ses sujets ou ses enfants, mais on aurait tort d'en conclure par analogie que Dieu n'a pas non plus ce droit. A l'homme rien n'appartient en propre; il n'est

que l'économe des biens qui lui sont confiés, et cet homme, fût-il roi unique et légitime de ce monde, il relèverait encore de celui qui a créé le roi et le royaume. Mais Dieu de qui relève-t-il? Qui l'a chargé de répandre également ses faveurs?

Distinguons donc entre justice et grâce. Oui, Dieu doit justice à tous les hommes; mais il ne doit ses grâces à personne. Il est obligé de traiter tous les hommes selon leur conscience, son œuvre; mais il reste libre d'en traiter quelques-uns selon l'Évangile. « Mon ami, dit-il, dans la » parabole, prends ce qui est à toi, mais si je » veux donner plus à ce dernier, ne m'est-il pas » permis de faire ce que je veux de mes biens? » Ton œil est-il malin de ce que je suis bon? » (Matth. xx, 13 à 15.)

Descendons de ces hauteurs dans le champ des objections populaires, et comme il nous serait impossible de nous arrêter à chacun des brins d'herbe qu'on nous oppose, contentons-nous d'écarter la touffe d'épines qu'on jette d'ordinaire sur notre chemin.

En lisant certains détails de la révélation chrétienne, on s'étonne parfois que Dieu ait employé d'aussi petits moyens pour une aussi grande œuvre.

A cette objection, nous présenterons plusieurs réponses dont chacune suffirait ; leur réunion frappera mieux les esprits comme elle donnera satisfaction à des esprits divers.

La première réponse est bien simple. On demande si des moyens tels que le choix d'un petit peuple sur la terre, l'envoi d'un ange à un homme, l'accomplissement d'un miracle dans un coin de l'obscur Judée, sont dignes d'un Dieu infini ? et, en cela, on est dupe de l'imagination qui prononce que les faits sont petits ou grands, selon qu'ils occupent plus ou moins d'espace, plus ou moins de temps, et se rapportent immédiatement à des êtres plus ou moins nombreux, plus ou moins puissants. Là n'est pas la vraie petitesse ; la petitesse est dans le mal : elle n'est ni dans l'espace ni dans le temps, comme la vraie grandeur n'est pas dans le nombre des êtres, mais dans leur valeur morale. Sans cela, deux scélérats vaudraient

plus qu'un homme vertueux ; Néron et Judas plus que Jésus-Christ. Ainsi, quoi qu'il fasse, à qui que ce soit qu'il s'adresse, pourvu que le mal moral ne se mêle pas à son action, Dieu ne fait rien qui soit indigne de lui, rien qui soit mesquin. Quand Dieu a créé le grain de sable, il n'était pas moins grand que lorsqu'il a dit : « Que la lumière soit ! »

Alors même que nous ne pourrions pas dominer notre imagination, rapetissant à nos yeux ce qui tient peu de place dans l'espace et dans le temps ; lors même qu'un grain de sable serait moins digne de Dieu que le soleil, n'est-ce pas une loi universelle de la création que tout commence par être matériellement petit ? Le chêne ne sort-il pas du gland ? L'Océan ne s'est-il pas formé des fleuves ; les fleuves, de rivières ; les rivières, de ruisseaux venus de sources imperceptibles, elles-mêmes alimentées par des gouttes d'eau ? Tel continent n'a-t-il pas été jadis une île ? Cette île ne s'est-elle pas formée d'ilots constitués de sécrétions d'un zoophyte infime ? Donnez-lui le temps, et ce polype vous donnera un monde !

Dieu, cause première de l'univers, n'a-t-il pas commencé par le polype ? Au jour où il le créait, ce Dieu était-il moins grand qu'aujourd'hui ? A qui donc appellerait petits les événements de la Bible, nous dirions : Plus petits encore sont les atomes de la création !

D'ailleurs, n'oublions pas qu'il s'agit d'une révélation unissant Dieu..... à qui ? à l'homme ! Si cette révélation touche au Créateur par un pôle, elle touche à la créature par l'autre. Il faut donc qu'elle s'abaisse, se fasse petite ; il faut que du haut du ciel Dieu se penche à notre oreille, sur la terre, pour se faire entendre. La question est de savoir si ces faits bibliques sont trop petits pour des Juifs, des ignorants, des pécheurs, ou s'ils convenaient à leur nature ? Dieu parlant aux hommes comme à des anges aurait-il été compris ? Dieu agissant sur la terre comme dans le ciel y aurait-il trouvé place à son action ? Homme qui te plains de la petitesse des faits bibliques, sois plus grand toi-même et, pour venir à toi, Dieu ne s'abaissera pas autant !

Enfin, tinssez-vous pour rien tout ce qui pré-

cède, vous seriez bien contraints d'accepter la réponse qui suit. Pour prononcer si un instrument est approprié à une œuvre, il faut avant tout savoir s'il l'a jamais façonnée. Pour décider si les agents bibliques sont à la hauteur de leur tâche, il faut se demander s'ils l'ont remplie. L'appel d'Abraham, la loi de Moïse, la mort de Jésus-Christ ont-ils, oui ou non, révolutionné le monde, moralisé les hommes, transformé l'univers? Ce but a-t-il été atteint? Des faits non bibliques, et selon vous plus importants, ont-ils mieux réussi? Alexandre le Grand, le sage Socrate, le divin Platon, tous les potentats, tous les philosophes, ont-ils créé dans une seule âme pécheresse la sainteté de Jésus-Christ? Il faudra toujours en revenir à ceci : le succès, le succès moral, le succès unique dans le monde a justifié la Bible, et nous répondrons toujours : Les petits miracles accomplis dans l'étroite Judée ont amené tout ce qu'il y a de vraiment moral dans l'humanité; concluons-en donc que ces miracles sont réels et viennent de celui seul qui peut les accomplir. Le christianisme m'apparaît grand malgré la peti-

tesse apparente de ses moyens, et même, si vous voulez, à cause de la petitesse réelle de ses moyens, donnant d'aussi beaux résultats ! Un aigle, traversant les airs, laisse tomber — un grain dans une vallée déserte ; après des siècles se trouve sur ce point un cèdre magnifique. Le grain tombé était-il de sable ou de semence ? De même, Jésus, en traversant le monde, laisse tomber une parole dans l'obscur Judée : ce grain donne l'arbre merveilleux de la vie morale ; par lui, les vices infâmes des païens disparaissent ; les mœurs sanguinaires des Barbares s'adoucissent ; les peuplades cannibales se civilisent ; la mansuétude se répand ; les peuples tendent à la fraternité ; et cela, non sur tous les points du globe, mais sur les champs où cette parole a été jetée. — Une telle parole est-elle humaine ou divine ? Est-ce une semence ou un grain de sable ? Toutes les eaux de l'Océan ont-elles jamais fécondé les graviers qu'elles baignent ? et la simple rosée n'a-t-elle pas suffi à développer le grain jeté au flanc d'un mur desséché ? Donnez-moi un gland, je vous donnerai un chêne ; prenez une pierre et vous ne

produirez jamais un brin d'herbe : telle plante, tel fruit. Notre race s'améliore, se civilise, se sanctifie sous l'influence chrétienne; le christianisme est donc divin.

**FIN.**